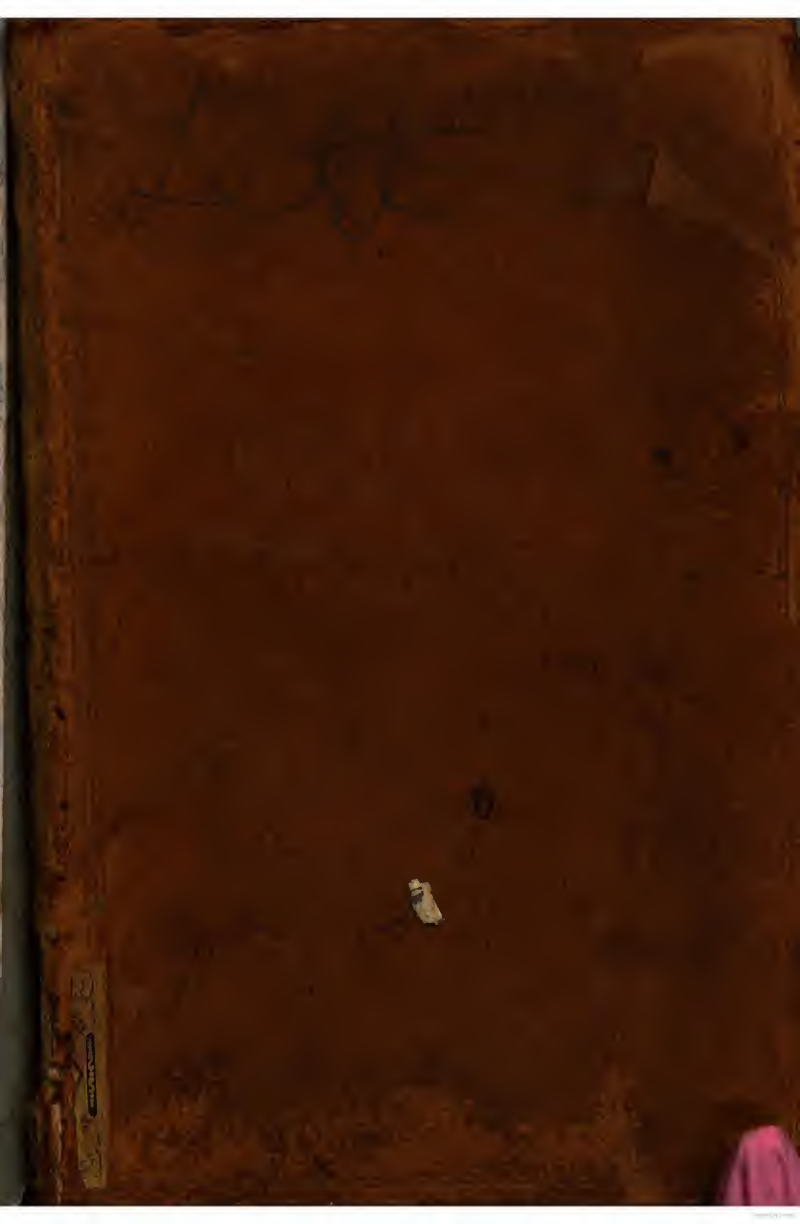


Dell'Archivio Bonelli n° 30
Vinto=

31
3-E
3

6
15 C
44

L. V. bij. 22.
(2) [illegible]

Drama: Tragedie

[illegible] 3

[illegible] E. 3

ARISTOMENE, *TRAGEDIE*

PAR M. MARMONTEL.

Repreſentée pour la premiere fois par les Comédiens ordinaires du Roi le 30. Avril 1749.

Prima Officia debentur Diis immortalibus, SECUNDA PATRIÆ, TERTIA PARENTIBUS. *Cic. 2. Offic.*

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

A PARIS,

Chez SEBASTIEN JORRY, Imprimeur-Libraire, Quai des Auguſtins, près le Pont S. Michel, aux Cigognes.

M. DCC L.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ACTEURS.

ARISTOMENE, Général des Meſſeniens.
LEONIDE, Epouſe d'Ariſtomène.
LEUXIS, Fils d'Ariſtomène.
CLEONNIS, Chef du Senat.
ARSIRE, DRACON, XANTIPE, } Senateurs.
UN OFFICIER, Capitaine des Gardes.
SENATEURS.
EURIBATE, Envoyé des Spartiates.
GARDES.

La Scene eſt à Meſſene dans le Senat.

A MONSEIGNEUR

LE DUC

DE RICHELIEU,

PAIR ET MARECHAL DE FRANCE,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY, Premier Gentil-Homme de la Chambre, Commandant du Languedoc, & l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

MONSEIGNEUR,

Si l'honneur de votre protection n'ajoute rien au mérite de cet Eſſai ; il aſſure moins à l'Auteur la bienveillance d'un peuple, à qui votre

nom dèslongtemps reſpectable, eſt aujourd'hui plus précieux que jamais. L'hommage que je vous rends peut donc paroître intéreſſé ; mais il me ſuffit qu'il ſoit juſte. Je le devois à Agrippa comme Citoyen, comme Auteur je le devois à Mécene. Puiſſe-t'il être de l'un & de l'autre.

Je ſuis avec un très-profond reſpect.

MONSEIGNEUR,

BIBLIOTECA NAZIONALE VE

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur.
MARMONTEL.

ARISTOMENE,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLEONNIS, ARSIRE.

ARSIRE.

TOI, le Chef du Sénat, l'ami d'Ariſtomène,
Sans lui, tu veux changer le deſtin des Meſſène !
Sans conſulter le bras qui vient de l'affranchir,
Sous le joug qu'il briſoit, Meſſène veut fléchir ;
Et joint, en le livrant à l'ennemi qu'il brave,
La honte d'être ingrate à celle d'être eſclave !
Sparte, dont ce Héros abbaiſſa la fierté,
Va-t'elle de ſon ſang voir ſigner ce Traité ?
Quoi, tandis que pour nous ſa prudence rapide
Fait ſoulever Argos, Sicionne, l'Elide ;
Tandis que l'Eurotas, ſur ſes bords étonnés
Voit encor nos Tyrans par la crainte enchaînés ;
Qu'une puiſſante armée, au pied de nos murailles,

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

N'attend que le ſignal pour voler aux batailles ;
Qu'en nos Ports, qu'en nos Champs l'abondance renaît ;
Ce peuple épouvanté....

CLEONNIS.

Ce peuple ſe connaît.
Il ſent enfin le poids de ſon indépendance,
Et la crainte aujourd'hui lui tient lieu de prudence.

ARSIRE.

Peuple inégal & vain, qui peut te définir ?
Quoi ! Pour ſa liberté je l'aurai vû s'unir ;
Et ſecouant le joug, au ſein de la pouſſiere,
A la voix de l'honneur, lever ſa tête altiere ;
J'aurai vû l'Artiſan en Guerrier transformé,
L'époux, par ſon épouſe au combat animé,
Et du fer, inſtrument d'une obſcure induſtrie,
Se faire une défenſe utile à la Patrie ;
Enfin d'un peuple eſclave & né dans le repos,
Un Héros aura fait un peuple de Héros ;
Et tout-à-coup ce peuple inſenſible à la gloire,
Oſeroit renoncer !... Non, je ne puis le croire.
Et loin d'Ariſtomène il paroît abbatu,
Son retour lui rendra ſa premiere vertu.
Mais nous, dont il attend l'exemple du courage,
Eſt-ce à nous de plier ſon ame à l'eſclavage ?

CLEONNIS.

Et ſçais-tu quels malheurs ſuivent la liberté,
Si l'accord, l'union, fruits de l'égalité,
Ceſſent de concourir à ce juſte équilibre,
Par qui, ſous un Sénat, ſubſiſte un peuple libre ?
Sans doute il eſt des cœurs qui vertueux par choix,
Sçavent ſe tenir lieu de Maîtres & de loix :
Mais il en eſt auſſi qui nés pour être eſclaves,
Ont ſans ceſſe beſoin du joug & des entraves :
Il en eſt qui des loix méconnoiſſent le frein,
S'ils ne ſont accablés ſous un ſceptre d'airain.
De Meſſène aujourd'hui tel eſt le caractére.
Ariſtomène briſe un joug ſi ſalutaire,
Et contre mille écüeils il va nous entraîner ;

Si nous ne le forçons à nous abandonner.

ARSIRE.

Quoi ! L'Etat déchiré n'oſe fermer ſa playe ;
Au ſortir de ces fers, la liberté l'effraye !
Rappellez-vous ces tems, l'opprobre de nos murs ;
Où Meſſène rampoit ſous des hommes obſcurs :
Ces temps, où l'intérêt, l'orgueil & l'indolence
Inſultoient à nos maux du ſein de l'opulence.
Rappellez ces décrets, qui n'ont à nos remparts
Laiſſé, pour défenſeurs, que des triſtes vieillards
Tandis que loin de nous la jeuneſſe entraînée,
Pour des Maîtres ingrats à périr deſtinée.
Alloit verſer ſans gloire un ſang ; vil à leurs yeux,
Un ſang, le ſeul eſpoir que nous laiſſent les Dieux.
Mais fuſſiez-vous en paix ſous ces Maîtres injuſtes,
Préférez-vous aux loix de vos Ayeux auguſtes,
Ces loix, mélange informe, où la férocité
Des mœurs de la nature aigrit l'aménité :
Qu'à Licurgue dicta cette fierté ſauvage
Qui ſubjuge le foible & révolte le ſage ?
La crainte vous abbat ! Que feroient les revers ?
Vous méritez bien peu que l'on briſe vos fers.

CLEONNIS.

Que l'on briſe nos fers ! Crédules que nous ſommes !

ARSIRE.

Quoi !

CLEONNIS.

L'intérêt, Arſire, a bien fait des grands hommes,
Et tel, de ſa patrie, eſt devenu l'appui
Qui ne fit rien pour elle, & qui fit tout pour lui.

ARSIRE.

Je n'avois imputé tes deſſeins qu'à la crainte ;
Mais enfin avec moi tu dépouilles la feinte.
D'un zéle genereux voilà quel eſt le prix ;
Voilà par quels ſoupçons on aigrit les eſprits.

CLEONNIS.

Tu dois me condamner. La lente expérience
Peut ſeule dans ton cœur porter la défiance ;

Mais moi, qu'à tout prévoir les ans ont trop instruit,
Je perce ces dehors dont l'éclat te séduit.
Je connois les humains, & suis bien loin de croire
Que cet audacieux, Vainqueur, chargé de gloire,
Voulut être l'égal de ceux qu'il affranchit.
Moins aveugle que toi, le Peuple réfléchit.
Il voit que ce Guerrier a subjugué l'Armée,
Que son crédit s'éleve avec sa Renommée,
Qu'il n'abbat nos Tyrans que pour nous maîtriser,
Et qu'il change nos fers au lieu de les briser.
Que Sparte usa sur nous des droits de sa Victoire.
Dans les fers du Vainqueur l'on conserve sa gloire;
Mais il est trop honteux de servir son égal.
Toi surtout, autrefois son généreux rival,
Toi, que Messène eût vû, sans ses ruses obliques,
Soutenir seul le poids des affaires publiques;
C'est peu que ta valeur trop facile à céder,
Ait servi sous un Chef, qu'elle eût dû commander;
Pour combler nos malheurs, son orgueil & sa honte,
Tu lui livres l'Etat! Tu consens qu'il nous dompte!
Est-ce ainsi qu'un Héros se venge d'un affront?
Quel triomphe pour lui, de voir que sur son front
Son rival, instrument de sa grandeur suprême,
D'une servile main place le diadême!

ARSIRE.

Te serois-tu flatté de me séduire?

CLEONNIS.

Non.
Je veux te détromper.

ARSIRE.

Porte ailleurs ton poison.
Si je fus son rival; je méritois de l'être,
Et cette ambition n'annonçoit point un traître.
Je vois, à tes conseils, pourquoi je fus admis.
Tu crûs que deux rivaux ne pouvoient être amis.
Connois-nous l'un & l'autre, & renonce à l'envie
De noircir à mes yeux une si belle vie.
Nos cœurs, qu'envain ta haine aspire à diviser,

Sont

Sont faits pour s'eſtimer & pour la mépriſer.
De vengeur de l'Etat il demanda le titre :
Je le lui diſputai ; le peuple en fut l'arbitre.
Sur ſes vrais intérêts le peuple eſt éclairé ;
Et je vis, ſans aigreur, mon rival préféré.
Non, que d'un rang ſi beau je me ſente peu digne.
Mon bras, qu'eût ſoutenu cette faveur inſigne,
Pour ſervir à l'Etat de rempart & d'appui,
Sans doute eût tout oſé ; mais eût moins fait que lui.

CLEONNIS.

Et c'eſt de ſes exploits que naiſſent mes allarmes.
L'intérêt de l'Etat lui fit prendre les armes,
Je le veux ; mais après l'éclat qu'elles ont eu,
Pour reſter notre égal il a trop de vertu.
Un homme tel que lui parvient, malgré lui-même,
Par la faveur du peuple, à la grandeur ſuprême :
On l'y porte ; & bientôt, il va ſans le vouloir,
Accabler ſes égaux du poids de ſon pouvoir.

ARSIRE.

Ce pouvoir le rendroit l'appui de ſes ſemblables.
C'eſt un dépôt ſacré dans des mains équitables.
Mais tu crains tout de lui, juſques à ſes bienfaits.
Triomphe, ingrat, tes vœux vont être ſatisfaits.
S'il ſçait fouler aux pieds l'envie & l'impoſture,
Il ſent l'humanité, l'amour & la nature.
Sa famille, livrée aux mains des ennemis,
Condamnée à la mort, s'il n'eſt bientôt ſoumis,
Ne va que trop glacer le zèle qui l'enflâme.

CLEONNIS.

Et s'il laiſſe immoler & ſon fils & ſa femme,
Sur mes ſoupçons encor me condamneras-tu ?
Et cet arrêt cruel....

ARSIRE.

Prouveroit ſa vertu.
La ſource en ſeroit pure en une ame ſi belle.
Tout ce qu'elle produit doit être digne d'elle,
Et ce qu'en tes pareils on nomme cruauté,
Ne pourroit être en lui que généroſité.

CLEONNIS.

Ami, n'y penſons plus. La liberté nous touche;
Mais d'un prix trop cruel nous paîtions ſes bienfaits.
Il faut céder au temps, & demander la Paix.

ARISTOMENE.

La Paix! la Paix, grands Dieux, avec la ſervitude,
Du ſuccès autrefois la longue incertitude
Put ſans doute allarmer vos eſprits chancelants.
Au bord d'un précipice on marche à pas tremblants:
Mais le péril fini, votre crainte redouble!
S'eſt-il en mon abſence, élevé quelque trouble?
Sans s'impoſer pour nous des ſubſides nouveaux,
Que l'Etat goûte en paix les fruits de nos travaux.
Son aveu me ſuffit. J'ai pour moi mon Armée,
Endurcie aux beſoins, à vaincre accoûtumée,
Qui partout, ſur mes pas intrépide à courir,
Souffrira ſans murmure en me voyant ſouffrir.
Notre exemple ſuffit au Soldat qui nous aime;
Et l'on eſt ſûr de lui, quand on l'eſt de ſoi-même.
Qui peut donc diviſer de zélés Citoyens?
Eſt-ce un vil intérêt? Je vous livre mes biens.
Eſt-ce la haine? Il faut que toute aigreur finiſſe,
Quand le bien de l'Etat demande qu'on s'uniſſe.
Eſt-ce l'envie enfin? Si quelqu'un parmi vous,
Du pouvoir qu'on me laiſſe, en ſecret eſt jaloux;
Donnez-lui votre voix, je ſuis prêt d'y ſouſcrire,
Et le rang de ſoldat eſt le ſeul où j'aſpire.
Abattre nos tyrans prêts à nous opprimer:
Voilà la ſeule ardeur qui doit nous animer.
Ceux que pour la Patrie un zèle pur enflâme,
Dans les malheurs publics, ne font qu'une ſeule ame.

XANTIPE.

La vertu fait ſouvent des jaloux, des ingrats.

ARISTOMENE.

Pourſuivie, enviée, a-t'elle moins d'appas?
Je vous entends; ce Peuple eſt injuſte & volage:
Ces vices ſont le fruit d'un honteux eſclavage.
Que peuvent des captifs ſous le joug abbattus?

La liberté, Xantipe, eſt mere des vertus.
Elle éléve les cœurs, elle fait les grands hommes.
De l'aveugle intérêt eſclaves que nous ſommes,
Et trop peu vertueux pour être tous égaux,
Pour nous, l'indépendance eſt le plus grand des maux.
Mais s'il faut obéir à des loix, à des Maîtres;
Il faut, ou les tenir du choix de nos ancêtres,
Ou ſi pour en changer ils nous laiſſent leurs droits,
Nous-mêmes nous choiſir nos maîtres & nos loix.
Dans un Chef, quel qu'il ſoit, reſpecter ſon ouvrage:
C'eſt libre dépendance, & non pas eſclavage.
Mais ramper malgré ſoi ſous le joug des Vainqueurs:
Voilà la ſervitude: elle avilit les cœurs.

ARSIRE.

N'accuſons point le Peuple: à manier facile,
Entre les mains des Grands c'eſt une foible argile.
Pour qui court à la gloire, il eſt un autre écueil.
Connois-tu tes rivaux & leur jaloux orgueil?

ARISTOMENE.

Un courage éprouvé craint peu qu'on le traverſe.
C'eſt contre ces écueils que ſa force s'exerce.
Braver pour ſon Pays l'infortune & la mort:
D'un bon Républiquain c'eſt le vulgaire effort.
Souffrir l'ingratitude, & mépriſer l'envie,
Immoler, s'il le faut, ſa gloire avec ſa vie,
Faire tout pour l'Etat, ſans retour, ſans eſpoir:
C'eſt l'effort des grands cœurs, & c'eſt notre devoir.
Laiſſons frémir l'Envie, & ſoyons magnanimes.
Le chemin de la gloire eſt entouré d'abîmes;
Mais tout rude qu'il eſt, il eſt ouvert pour nous.
De l'éclat qui la ſuit, ſi vous êtes jaloux,
Vous allez le puiſer dans ſa ſource immortelle:
C'eſt la Poſtérité. Nous travaillons pour elle.
Contemplez l'avenir, voyez nos noms fameux
Par la gloire portés chez nos derniers neveux.
Vous voyez ce Sénat? Là ſeront nos images.
Les Peuples à genoux leur rendront des hommages:
Dans ces marbres muets ils nous adoreront,

Ils liront leur devoir gravé sur notre front.

CLEONNIS.

Envain par des détours tes amis te disposent
A céder au revers que les Dieux nous opposent.
Du sang & de l'amour, tu reconnois la loi ?

ARISTOMENE.

Quel Pére, quel Epoux est plus tendre que moi !

CLEONNIS.

De l'un des Sénateurs, à nos yeux dérobée,
Aux mains des ennemis, la famille est tombée.
Si nous leur résistons, tout son sang va couler.
Pensés-tu qu'il consente à la voir immoler ?

ARISTOMENE.

Le sacrifice est grand. Comme vous, j'en soupire.
C'est un devoir cruel qu'on ne sçauroit prescrire.
De qui peut s'y résoudre on sent trop les combats.
Pour oser condamner qui ne s'y résout pas.
Ce qu'il en coute à l'un sert à l'autre d'excuse.
Avec gloire on s'y rend, sans honte on s'y refuse.
Que je plains cet Epoux, ce Pere citoyen,
Qui du bonheur Public ne peut faire le sien !
Va-t'il trahir l'Etat, ou perdre ce qu'il aime ?
Quel est-il ?

CLEONNIS, *lui donnant un billet.*

Lis.

ARISTOMENE.

Quels traits ! . . . Mon Epouse ! . . .

CLEONNIS.

Elle-même.

ARISTOMENE.

Et mon fils avec elle !

CLEONNIS.

Au bruit de ton retour,
Ils voloient dans tes bras conduits par leur amour.
Des soldats les ont pris. La joye est imprudente.

ARISTOMENE.

Il lit.

Si vous ne vous rendez, à nos jours on attente.

Après quelque repos.

Que bénis ſoient les Dieux qui n'accablent que moi !
Meſſène, tout mon ſang doit donc couler pour toi !
Qu'il coule, & de nos maux que la ſource tariſſe.
J'aurois été jaloux d'un ſi beau ſacrifice.
Puiſqu'il ſauve l'Etat, il eſt digne de nous.
O ma Patrie ! enfin, j'aurai tout fait pour vous.
Amis, vous frémiſſez. Epargnez-moi vos plaintes.
Mon époux & mon fils rougiront de vos craintes.
Si Sparte à ſa fureur oſe les immoler ;
En tombant ſous ſes coups, ils la feront trembler.
Allez dans tous les cœurs ranimer l'eſpérance.
Leur ſort dépend de moi : qu'ils ſoient en aſſurance :
Et puiſque leur repos peut encor s'achêter,
Oubliez avec moi ce qu'il doit m'en coûter.

SCENE III.

CLEONNIS, DRACON.

CLEONNIS.

A Ces traits, connois-tu ce Héros, qu'on renomme ?

DRACON.

Je ne decouvre en lui qu'un monſtre, ou qu'un grand homme.
Mais crois-tu qu'il immole & le ſang & l'amour
Aux lieux, où le hazard permit qu'il vît le jour ?

CLEONNIS.

J'admire en ſa faveur tes aveugles ſcrupules.
Quoi ! par tout des eſprits timides ou crédules,
Gagnés par artifice, ou par crainte ſoumis !
Sur qui dois-je compter ?

DRACON.

Sur moi, ſur mes amis,
Que ſon zèle à l'Etat immole ce qu'il aime,
Ou que ſa cruauté faſſe tout pour lui-même ;
Tu ne m'en vois pas moins jaloux & furieux,
Ses ſuccès inſultants ont trop bleſſé mes yeux.

Généreux, ou cruel, mon orgueil le déteſte.
Soit crime, ſoit vertu, tout en lui m'eſt funeſte.
Plus il ſe montre grand, plus il devient ſuſpect,
Et je le punirois d'arracher mon reſpect.

CLEONNIS.

Je réconnois enfin ce cœur fier & terrible,
De ſon autorité défenſeur infléxible,
Et puiſque dans ſa haine il demeure affermi,
Je conſerve l'eſpoir de perdre un ennemi.
Qu'il ſoit ambitieux, ou qu'il ſoit magnanime,
La vertu qui nous nuit doit tenir lieu de crime.
Et qu'importe en effet qu'on releve l'Etat,
Si le bras qui l'appuye, à l'inſtant nous abbat ?
Meſſène, avec tes fers, notre autorité tombe.
Elle eſt la même encor, ſi ton Vengeur ſuccombe.
Duſſent donc tes remparts diſparoître avec lui ;
Nous allons, par tes mains, renverſer ton appui.
As-tu lû dans les cœurs de ce Peuple indocile ?

DRACON.

Il a vû ſon Vengeur & paroît plus tranquile ;
Mais je vois ces retours ſans me décourager,
Et le moindre revers ſuffit pour tout changer.
Attendons tout d'un Peuple imprudent & timide :
A tous ſes mouvemens l'inconſtance préſide.

CLEONNIS.

Connois ce Peuple, Ami. Plus le péril eſt grand,
Et plus à ſes ſoutiens la foibleſſe ſe prend.
J'ai vû de ſon humeur les épreuves diverſes.
Aveugle en ſes ſuccès, ferme dans les traverſes,
Quelque fois il s'eſt plaint ; mais jamais démenti.
Le Peuple ſoutient mal un injuſte parti :
Le crime, à ſes côtés, fait marcher les allarmes.
Mais lorſque l'équité lui fait prendre les armes,
Qu'il défend ſes foyers, ſa vie & ſon repos,
Ce n'eſt plus qu'un grand corps, compoſé de Héros.
Les périls même alors le rendent plus terrible.
On diroit que par tout une main inviſible
Guide, anime, retient ſes mouvemens ſubits,

Et qu'un jour tout nouveau luit pour tous les eſprits.
Aux aſſauts du dehors ils ne ſont point en priſe ;
Mais troublés au dedans, un ſouffle les diviſe.
Allumons l'incendie au ſein de ces Etats,
Faiſons des mécontens, des jaloux, des ingrats,
Verſons dans tous les cœurs les poiſons de la haine,
A nous abandonner forçons Ariſtomène.
Si contre l'injuſtice il peut ſe révolter,
Il eſt perdu. Voilà quels coups il faut porter.
Tu connois le Sénat ; tu vois où nous en ſommes.
Il eſt des gens de bien ; mais ce ſont tous des hommes.
Le plus juſte du moins eſt facile à tromper :
Et la victime enfin ne peut nous échaper.

DRACON.

Tu ſçais qu'on nous ſoupçonne autant qu'on le reſpecte.
On connoît ſa vertu.

CLEONNIS.

Nous la rendrons ſuſpecte.
Sa généroſité m'en fournit le moyen.
L'homme a ſes droits en nous avant le Citoyen !
Et l'effort inoui qu'il fait pour la Patrie,
Tout généreux qu'il eſt, tient de la barbarie.
Peu de cœurs ont en eux de quoi le concevoir.
Doutant d'une vertu qu'ils ne peuvent avoir,
Dans un crime ſecret ils en cherchent la cauſe,
Avides à ſaiſir le premier qu'on ſuppoſe.
C'eſt à l'ambition qu'il nous faut imputer
Ce cruel dévoûment qui va les révolter.
Ariſte eſt contre nous ; il a lû dans mon ame ;
Mais de ma politique il n'a point vû la trame.
Soyons de nos complots les mobiles ſecrets,
Et ne confions rien qu'à des amis diſcrets.
Sur tout, ſondons les cœurs. Quand on ſçait les connaître,
Avec quelque artifice on en eſt bientôt maître.
Ceux-mêmes qu'à ſon ſort la vertu ſçut lier,
Par le nombre entraînés, vont bientôt l'oublier.
L'amitié ſe rebute, & le malheur la glace.
La haine eſt implacable, & jamais ne ſe laſſe.

Fin du premier Acte. ACTE

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ARISTOMENE, CLEONNIS.

ARISTOMENE.

Viens. Mon cœur pénétré des plus vives atteintes,
Dans le cœur d'un ami veut épancher ſes plaintes.
Pour mes Concitoyens tu vois ce que je fais.
De nos malheurs communs j'ai pris ſur moi le faix.
Ils m'ont vû, d'une main, chaſſer la tyrannie,
De l'autre, ramener la liberté bannie;
Couvrir d'un Bouclier nos Remparts raffermis,
Et du glaive vengeur frapper nos Ennemis.
Ce n'étoit rien encor: & l'orgueilleuſe Sparte
Menace, en reculant, le Vainqueur qui l'écarte.
Des combats renaiſſans pouvoient nous épuiſer:
Sparte même en tombant, pouvoit nous écraſer.
J'oppoſe nos voiſins au fort de la tempête;
J'arrive, impatient de marcher à leur tête;
Tu vois quel coup terrible ébranle mes deſſeins.
Ma famille eſt livrée au fer des Aſſaſſins.
J'en frémis. Cependant dans mon ame attendrie,
Et le ſang & l'amour cédent à la Patrie.
Non qu'un devoir barbare ait pû les étouffer.
Si de leurs mouvemens tu me vois triompher,
D'autant plus violents, que je ſemble plus ferme,
Ils briſent en ſecret le cœur qui les renferme.
Mais enfin je l'ai dû. C'eſt aſſez.

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

CLEONNIS.

O vertu !

à Ariſtomène.

Il n'appartient qu'à toi d'être ainſi combattu.
Mais quelle injuſte loi t'ordonne un Parricide ?

ARISTOMENE.

Le ſalut de l'Etat.

CLEONNIS.

Du zèle qui te guide,
Meſſène exige-t'elle ?...

ARISTOMENE.

Elle n'exige rien :
Mais le péril la preſſe, & mon ſang & ſon bien.

CLEONNIS.

Attends, pour l'expoſer, que l'Etat le demande.

ARISTOMENE.

Et ne ſuffit-il pas que ſon ſort en dépende ?
Faut-il qu'on me condamne à faire mon devoir ?
A nos amis tremblans j'allois rendre l'eſpoir,
J'apprends (Quel coup de foudre à mon ame étonnée !)
Que contre moi l'envie en ſecret dechaînée,
Au milieu du Sénat, travaille à m'accabler.
Si je dois trembler ſeul, je ceſſe de trembler.
Sans Gardes, ſans défenſe, & facile à ſurprendre,
Mon ſang eſt au premier qui voudra le répandre.
Mon unique regret, c'eſt qu'ainſi répandu,
Pour l'Etat qu'il ſervit, ce ſang ſera perdu ;
Qu'il devient le ſignal de votre ſervitude,
Et l'affreux monument de votre ingratitude,
Et que pour vous ailleurs plus digne de couler,
Il ſouille votre gloire, au lieu de la ſceller.
Mais qui me fait haïr ? une gloire fragile,
Que je n'aime, qu'autant qu'elle nous eſt utile ?
Un rang, qu'au plus jaloux je conſens à céder,
Prêt à ſervir ſous lui, s'il m'oſe commander ?
Toi donc qui me connois, toi, que je crois ſincere,
De quoi peut-on ſe plaindre ? éclaircis ce myſtére.
J'ai cru voir un Ami dans chaque citoyen.

Je ne vis que pour eux ; leur bonheur fait le mien.
Ceux-mêmes dont ſur moi la haine ſe déploye,
Il n'eſt, pour les fléchir, moyen que je n'employe.
Quels ſont mes ennemis ? tu peux me les nommer :
Je ne les connaîtrai que pour m'en faire aimer.

CLEONNIS.

Que pour t'en faire aimer ! Déſarme-t-on l'envie ?
C'eſt elle qui répand ſes poiſons ſur ta vie.
Mais laiſſe à ta vertu le ſoin d'en triompher.
Inſtruit de ces complots, on peut les étouffer.
Dracon en eſt le Chef. Violent, implacable,
S'il étoit plus prudent, il ſeroit redoutable.
Le reſte eſt ſans credit, ſans vertu, ſans talent.
Arſire entre eux & nous me ſembloit chancelant.

ARISTOMENE.

Arſire !

CLEONNIS.

Que ne peut l'ambition trompée
Pour flétrir une gloire, à ſes vœux échapée !
On t'admire : on l'oublie. Il ſe vit ton égal.
Pardonne ; dans l'ami je crus voir le rival.
Je voulus l'éprouver. Ma timide prudence
A par mille détours tenté ſon innocence ;
Mais je n'ai pû le voir un inſtant ébranlé,
Et tu n'as point d'ami plus tendre & plus zélé.
A ſon âge, on croit tout : l'apparence décide.
Il ne voit plus en moi qu'un ingrat, qu'un perfide.
Il ne m'a pas donné le tems de l'appaiſer...
Il vient. Adieu. Prens ſoin de le déſabuſer.

SCENE II.

ARSIRE, ARISTOMENE.

ARSIRE.

LE Traître n'oſe ici ſoutenir mon approche.
Mais a-t-il ſoutenu ſon crime & ton reproche ?
S'eſt-il juſtifié ?

ARISTOMENE.

Tu m'en vois interdit :
La vérité se peint dans tout ce qu'il m'a dit.

ARSIRE.

Je m'en doutois. Sa bouche est pleine d'artifice.

ARISTOMENE.

Tu le crois : cependant il t'a rendu justice.

ARSIRE.

C'est un piége nouveau pour ta crédulité.
En lui tout est trompeur jusqu'à la vérité.
Il te trahit, te dis-je.

ARISTOMENE.

Il t'éprouvoit toi-même ;
Et d'acord avec lui, mon cœur me dit qu'il m'aime.

ARSIRE.

Dans l'ame des Héros, quelle fatalité
Mêle à tant de grandeur tant de simplicité ;
Non tu ne seras point le jouet d'un Perfide.

ARISTOMENE.

Le crédit des méchans peut-il être solide ?
L'un à l'autre suspects, peuvent-ils être unis ?
Je ne sçai soupçonner, ni craindre Cléonnis.
Mais s'il peut s'avilir par de tels artifices,
Tout va le mépriser jusques à ses complices !
Et plus j'aurai douté qu'il veuille me trahir,
Plus, en me trahissant, il se feroit haïr.

SCENE III.

L'OFFICIER, ARISTOMENE, ARSIRE.

L'OFFICIER.

UN envoyé de Sparte attend qu'on l'introduise,
Seigneur. Peut-il entrer ?

ARISTOMENE.

Qu'il paroisse.

SCENE IV.

ARISTOMENE, ARSIRE.

ARSIRE.

O Surprise !
O doux presſentiment qui ſuſpend mes douleurs !
Dieux puiſſants ! Rendrez-vous ſa famille à nos pleurs ?
L'eſpérance renait dans mon ame craintive.
Pour traiter avec toi, ce Spartiate arrive,
Ariſtomene. Enfin la paix nous tend les bras,
A la néſſité ne te refuſe pas.
Et ſi de cete paix la loi trop rigoureuſe
Offenſoit de ton cœur la fierté ſcrupuleuſe,
Penſe qu'il eſt des temps où tout doit ſe plier,
Et de grands interêts qu'il faut concilier.

SCENE V.

EURIBATE, ARISTOMENE, ARSIRE.

ARISTOMENE.

EUribate, eſt-ce vous ? Un Miniſtre ſi ſage,
D'une facile paix eſt pour nous le préſage.

EURIBATE.

Non, Seigneur, avec vous je ne viens point traiter.
Sparte connoît ſes droits, & ſçait ſe reſpecter.
Aux rebelles ſoumis elle peut faire grace ;
Mais.....

ARISTOMENE.

N'employez ici ni hauteur ni menace,
Nous fumes vos ſujets ; nous ne le ſommes plus :
Et cet orgueil forcé convient mal aux vaincus.

EURIBATE.

Sparte qui vous connoit, pour deſarmer vos haines,

BIBLIOTECA NAZIONALE ROMA

Sçait qu'il faut des combats, non des menaces vaines.
Je viens vous inſpirer le reſpect, non l'effroi,
Et vous donner l'exemple, au défaut de la loi.

ARISTOMENE.

L'exemple des vertus eſt une loi ſuprême
Que Meſsène reçoit, qu'elle donne elle-même.
Pour l'exemple du crime, elle ne le ſuit pas.
Nous ne verſons du ſang qu'au milieu des combats.
Sparte peut immoler ma famille à ſa haine :
Mais ſi l'un de vos Rois tombe aux mains de Meſsène ;
Il aura parmi nous, quels que ſoient nos projets,
Tout ce qu'on trouve à Sparte, excepté des Sujets.

EURIBATE.

Je crois dans ce diſcours entrevoir quelques plaintes.
Mais voici des témoins qui calmeront vos craintes.

SCENE VI.

LÉONIDE, LEUXIS, EURIBATE, ARISTOMENE, ARSIRE.

ARISTOMENE, *embraſſe Léonide & Leuxis.*

JE retrouve avec vous l'eſpoir & le repos.
à Euribate.
Euribate, vos Rois font la guerre en Héros.
Ils pouvoient retenir de ſi précieux gages.
Priſonniers dans vos murs, ils leur ſervoient d'otages.
Et je vois, à ce trait de généroſité,
Que mon ſang en leurs mains étoit en ſûreté,
Et que ſi ma famille a reçu quelque inſulte ;
C'eſt d'une foule obſcure & d'un peuple en tumulte.

EURIBATE.

Une inſulte ! A vos yeux qui nous a donc noircis ?
Le peuple eſt innocent. Léonide, Leuxis.....

ARISTOMENE.

Quel ſilence !...O ſoupçon ! O doute épouvantable !

EURIBATE.

Ecoutez-moi de grace, & soyez équitable.
Aux portes de nos murs ils se sont présentés;
Ils y sont introduits, & partout respectés.
Léonide, à nos Rois, demande qu'on l'amene:
„ Vous voyez devant vous le fils d'Aristoméne,
„ Vous voyez son épouse; ils sont entre vos mains,
„ Dit-elle. Son bonheur dépend de nos destins.
„ Nos périls peuvent seuls rompre son entreprise.
„ Menacez-nous, qu'il tremble, & Messène est soumise.
Nos Rois, à ce discours, étonnés & confus,
Ont répondu soudain par un noble refus.
Et moi, jusqu'en ces murs chargé de les conduire,
De leur crime.....

LEONIDE.

Arrêtez. Vous avez dû l'instruire;
Et je vous ai permis un rapport ingénu;
Mais le fonds de nos cœurs ne vous est pas connu.
Et soit notre conduite injuste ou légitime,
Il ne vous convient pas d'oser la nommer crime.

ARISTOMENE.

Euribate, il suffit. Me voilà détrompé.
Malgré l'étonnement dont je me sens frappé,
Je sçai rendre justice aux vertus de vos Maîtres.
Vous verrez, parmi nous, quel est le sort des Traîtres.

SCENE VII.

ARISTOMENE, LEONIDE, LEUXIS, ARSIRE.

ARISTOMENE, *regardant Leuxis.*

LE voilà cet enfant, l'espoir de ma maison.
Il croissoit pour l'opprobre & pour la trahison.
A peine il se connoît, qu'il trahit sa Patrie.
L'heritier de ma gloire, en naissant l'a flétrie.

LEONIDE.

Sans trouble & sans remords j'écoute ces horreurs,

Et vous laisse, à loisir, exhaler vos fureurs.

ARISTOMENE, *à son fils.*

De la séduction malheureuse Victime,
Ainsi tes premiers pas sont marqués par le crime?

LEONIDE.

Voulez-vous bien m'entendre?

SCENE VIII.

Les mêmes Acteurs. L'OFFICIER, GARDES.

ARISTOMENE.

ON vient vous arrêter, *à l'Officier.*
Madame. Le Sénat eût pû me consulter :
Mais son courroux est juste. En vos mains je les livre.
Allez.

L'OFFICIER.

Madame, & vous, Leuxis, il faut me suivre.

LEONIDE.

L'on me traite en coupable, & vous applaudissez,
Cruel! Ecoutez-moi....

ARISTOMENE.

Madame, obéissez.

SCENE IX.

ARISTOMENE, ARSIRE.

ARSIRE.

DE la mort, dans tes yeux, se peint l'affreuse image!
Ami, reveille-toi. Rappelle ce courage,
Qui, triomphant du sort, a dans ce même jour,
Fait céder au devoir la Nature & l'Amour.

ARISTOMENE,

ARISTOMENE.

Ce courage ſuccombe. Un Pere magnanime
Peut voir la mort des ſiens : mais peut-il voir leur crime ?
Tous deux étoient encore innocens à mes yeux.
Ils mouroient pour l'Etat, ils mouroient glorieux.
De nos lauriers, leur tombe auroit été couverte ;
Et Meſſène auroit dû ſon ſalut à leur perte.
Mais de mes yeux, flattés d'un avenir ſi beau,
La vérité terrible arrache le bandeau.
Par mes malheurs, ma gloire eſt à jamais ternie.
Je perds tout ; & le perds avec ignominie.
Ami qu'il eſt affreux de voir avec horreur
Ce qu'on aima long-tems avec tant de fureur !
Tu le ſçais, j'adorois cette coupable Epouſe.
Cent fois, de ſes vertus, mon ame fut jalouſe ;
Et mon crédule amour ſe laiſſoit aveugler
Juſqu'à me reprocher de ne pas l'égaler.
Dans mon fils, la Perfide a choiſi ſon complice !
Sur eux va ſe lever le bras de la Juſtice :
Qu'il frappe, ou qu'il s'arrête ; il ne reſte à tous deux
Qu'un pardon flétriſſant, ou qu'un trépas honteux :
Voilà quel eſt mon ſort. O crime ! ô perfidie !
As-tu vû de quel front cette femme hardie,
En avouant ſa faute, a voulu l'excuſer !
Qui m'eût dit que ce cœur eût ſçû ſe déguiſer ?

ARSIRE.

Non. Léonide aima ſon Epoux & ſa gloire.
Pour être ſans motif, ſa conduite eſt trop noire.
Un cœur tel que le ſien, à de pareils efforts
Ne peut être pouſſé que par de grands reſſorts.
En lui, de ſa vertu tout conſerve l'empreinte.
Sans doute, à nous trahir, elle ſe vit contrainte.
Il faut t'en éclaircir, la voir, l'interroger.

ARISTOMENE.

Elle a trahi l'Etat ; l'Etat doit la juger.

ARSIRE.

Au nom de votre amour, ſi conſtant & ſi tendre,
Avant de l'accuſer, Ami, daigne l'entendre.

J'obtiendrai qu'un instant on la laisse sortir.

ARISTOMENE.

Tu le veux ?

ARSIRE.

Je l'exige.

ARISTOMENE.

Il y faut consentir.

SCENE X.

ARISTOMENE, *seul.*

N'Auroit-elle en effet que le dehors du crime ?
Coupable, elle fuiroit un Témoin qu'elle estime.
L'approche d'un Ami, d'un Epoux, d'un Amant,
Pour qui n'en est plus digne, est un cruel tourment.
Contre elle cependant, tout s'éléve, tout crie
Qu'elle a voulu trahir son Epoux, sa Patrie.
Cher & funeste objet de tendresse & d'horreur,
Viens confirmer ma crainte, ou finir mon erreur.
Porte à mes yeux, chargés d'une nuit ténébreuse,
Une lumiere, hélas ! peut-être plus affreuse,
Viens, & donne à mon cœur, s'il ne peut t'excuser ;
La force de haïr ce qu'il doit mépriser.
La voici.... Dieux ! des fers !

SCENE XI.

LEONIDE, *enchaînée.* ARISTOMENE, GARDES.

LEONIDE.

VOus m'appellez sans doute
Pour me justifier ?

ARISTOMENE.

Parlez, je vous écoute.

LEONIDE.

Cher Epoux, tes soupçons vont tous être effacés :
Ton cœur & le Sénat m'en vengeront assez.

ARISTOMENE.

Rassurez mon amour : il vous attend, Madame.

LEONIDE.

Je le mérite encor, puisque je le reclame.
Connois donc ma conduite & ton affreux Sénat.
A peine il t'eut remis les rênes de l'Etat,
Qu'il vit briser son joug des mains de la victoire ;
Et ton sang prodigué fut le sceau de sa gloire.

ARISTOMENE.

Laissons là des périls qu'on a dû m'envier :
Messène s'en souvient, je dois les oublier.

LEONIDE.

Messène s'en souvient ? Et l'ingrate s'apprête
A racheter ses fers aux dépens de sa tête !
Arsire est mon garant. Pour mieux le renverser,
Admis à ce complot, il sembloit l'embrasser.
„ On l'attend, m'a-t'il dit, & sa perte est certaine.
„ Coupable aux yeux de Sparte, & suspect à Messène,
„ L'une va le livrer comme un ambitieux ;
„ L'autre va le punir comme un séditieux.
Prens ma place, & crois voir un Héros, tes délices,
Marchant sans défiance entre deux précipices ;
Ici, ses Ennemis, de la vengeance armés ;
Là, ses Concitoyens à sa perte animés ;
La calomnie autour de son char de victoire,
Dressant de toutes parts des piéges à sa gloire ;
Le soupçon odieux, l'infâme trahison,
Aiguisant le poignard, préparant le poison.
Peins-toi cette victime, à la mort condamnée,
Le bandeau sur les yeux, suivant sa destinée,
Sans crainte, sans défense au milieu du danger,
Et caressant la main qui la doit égorger :
Sois Léonide enfin, & condamne ma fuite.

D'un éclat si hardi je prévoyois la fuite,
Les tourmens, les combats qu'il alloit te causer.
A la fureur de Sparte il pouvoit t'exposer ;
Mais sa droiture austére écartoit mes allarmes.
J'ai voulu te forcer à lui rendre les armes,
Et des fureurs d'un Peuple, armé de tes bienfaits,
Te sauver, malgré toi, dans les bras de la Paix.
Et quel autre parti me restoit-il à prendre ?
Devois-je....

ARISTOMENE.

Oui, tu devois dissimuler, m'attendre,
Me laisser désarmer la haine & le soupçon.

LEONIDE.

Dans le cœur des ingrats tout se change en poison.
Loin que par les bienfaits leur noir chagrin s'appaise,
La générosité les aigrit & leur pése.
Trop grand pour être aimé, tu te flattes en vain.
Contre toi, dans ce murs fermente un noir levain.
L'armée est ton ouvrage, & tu disposes d'elle :
Quelques Amis encore embrassent ta querelle :
Mais inutile appui contre un Assassinat !
Tu frémis ? Je crains tout des complots du Sénat.
Ici, la trahison a marqué sa victime.
Le Temple de nos Loix est le berceau du crime.
Il te ménace ; il regne, il n'a ni frein ni loi.
J'allois mettre un rempart entre Messéne & toi :
Et préférant enfin des Tyrans à des Traîtres,
Te donner des vengeurs, en lui donnant des maîtres.
Sparte te rend justice, & librement soumis,
L'estime de ses Rois t'en eût fait des Amis.
Leur générosité m'a fermé cette voye.
A tes Persécuteurs ils te laissent en proye.
Puisse ma fuite au moins te dessiller les yeux !
Tu vois quel est mon crime : il paroît odieux ;
Mais mon cœur & le tien sont mes Juges suprêmes.
Pour me justifier il suffit que tu m'aimes.

ARISTOMENE.

Ainsi, pour me sauver, tu trahissois l'Etat !

LEONIDE.

Oui, j'ai tout fait pour toi. Si c'eſt un attentat;
Ne crois pas que jamais le repentir l'efface.
Si j'étois libre encor, j'aurois la même audace:
Et dans ces fers honteux ſi mon cœur a gémi;
C'eſt de n'avoir trahi des ingrats qu'à demi.
A l'intérêt public par les loix aſſervie,
Je lui ſacrifirois & ma gloire & ma vie.
Mais, pour toi, je ſuis prête à te ſacrifier
Ma gloire, mon païs, mon ſang, le monde entier.
Que m'importe Meſſène, & le monde, & moi-même,
Quand mon cœur éperdu tremble pour ce qu'il aime?
Je ne connois que toi; je ne vis que pour toi.
Le cœur de mon Epoux eſt l'univers pour moi.
Sans doute un tel aveu te révolte, t'étonne:
Tout céde dans ton cœur quand la Patrie ordonne:
Le mien d'aucun remords ne ſe ſent combattu.
Je t'adore: Voilà ma premiere vertu,
Ma gloire, mon devoir, ma loi la plus auſtére,
Le plus beau, le plus ſaint des nœuds que je révére.
Oui, j'aime mieux mourir coupable aux yeux de tous,
Pour avoir immolé Meſſène à mon Epoux;
Que de vivre adorée, en Héroïne, en Reine,
Pour avoir immolé mon Epoux à Meſſène.

ARISTOMENE.

Tant d'amour pourroit-il être un crime à mes yeux?

LEONIDE.

C'eſt le plus grand des biens. J'en rends graces aux Dieux.
Qu'avec un cœur ſenſible on eſt heureux de naître,
Quand ce qu'on doit aimer eſt ſi digne de l'être!
Le Ciel a dans mon ame épuiſé ſes bienfaits;
Moi, j'en ſens tout le prix; c'eſt pour moi qu'ils ſont faits.
Mais tu me crois coupable, & voilà mon ſupplice.

ARISTOMENE.

Cruelle! tu veux donc que je ſois ton complice?
Je le ſuis; puiſqu'enfin je n'oſe te blâmer.

LEONIDE.

Tu m'aimes donc encor?

ARISTOMENE.

Puis-je ne pas t'aimer ?
Mais le Sénat.....

LEONIDE.

Mon cœur le brave & le deteſte.
Mon Epoux eſt pour moi ; que m'importe le reſte ?
à un Garde qui s'avance.
Je vous ſuis.

ARISTOMENE.

Il peut tout. Garde de l'irriter.....

LEONIDE.

Qui s'abbaiſſe à trahir, n'oſeroit éclater.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLEONNIS, EURIBATE.

CLEONNIS.

OUi, l'intérêt de Sparte & le nôtre s'uniſſent,
Euribate : il eſt tems que nos troubles finiſſent.
Saiſiſſez le moment de déſarmer ce bras
Qui, pour les ſéparer; déchire deux Etats.
Le Peuple qui le craint, mais qui s'y livre encore,
Le Sénat qui le hait, l'Armée où tout l'adore,
Ses Amis, ſes Rivaux, ſes ſecrets Ennemis,
S'il reconnoît vos loix, tout vous ſera ſoumis.
Quel plus heureux projet d'un accord pacifique,
Que d'enchaîner ainſi, d'un coup de politique,
Tant d'intérêts divers, tant de vœux oppoſés,
Par le même reſſort qui les tient diviſés !
On vient. Eloignez-vous. C'eſt Arſire lui-même.

SCENE II.

ARSIRE, CLEONNIS, EURIBATE.

ARSIRE.

SEigneur, vous hazardez l'honneur du Diadême;
Et de cet entretient, quoique mal éclairci,
Je rougis pour vos Rois de vous trouver ici.

Cleonnis avec vous ! Dites-moi, je vous prie,
A quel prix le Perfide a-t'il mis ſa Patrie ?

CLEONNIS.

Arſire, ç'en eſt trop....

EURIBATE.

Ce diſcours me ſurprend.
Pour des ſoupçons ſi bas votre cœur eſt trop grand,
Arſire. Sçachez donc pour l'honneur de mes Maîtres,
Que plus que vous encor nous mépriſons les traîtres,
Et qu'en lui je n'ai vû pendant cet entretien,
Qu'un Ami plein de zèle, & qu'un bon Citoyen.

SCENE III.

CLEONNIS, ARSIRE.

ARSIRE.

D'Un Ennemi content, voilà bien le langage !

CLEONNIS.

Arſire, en t'éprouvant, je t'ai fait un outrage.
Ton erreur t'a vengé, ceſſe de m'en punir.

ARSIRE.

Cleonnis avec moi ſçait donc ſe contenir ?
N'ayant pû me gagner, il commence à me craindre,
Et me reſpecte aſſez pour s'abaiſſer à feindre ?
Mais ſon cœur avec moi s'eſt déja trop ouvert.
Crois-moi, quitte le maſque & parle à découvert.
Je ſçai qu'aux yeux du Peuple une ligue perfide
Noircit impunément Leuxis & Léonide ;
Qu'inviſible Moteur de cet infâme corps,
Tes conſeils odieux en réglent les reſſorts.
Tu charges tes Amis de cette perfidie :
Il la trame ſans toi ; mais ſeul tu l'as ourdie.
Apprens donc qu'avec eux ma fureur te confond,
Et que de leurs complots ta tête me répond.

Tout

CLEONNIS.

Tout aveugle qu'il eſt, que ce tranſport me flatte !

SCENE IV.

ARISTOMÈNE, CLEONNIS, ARSIRE, GARDES.

CLÉONNIS, *à Ariſtomène.*

TOi, pour qui tant de zèle en tes malheurs éclate ;
Qu'un ami tel que lui doit bien te conſoler !

ARISTOMENE.

Le Sénat ne vient point.

CLEONNIS.

Il va ſe raſſembler.

ARISTOMENE.

Amis, que ce moment me trouble & m'épouvante !
La loi livre au Sénat ma famille innocente.
Léonide le hait, & va par ſes hauteurs
Aigrir encore l'orgueil de mes perſécuteurs.
Arſire, garde-toi d'imiter ſon audace.
Pour l'innocence même il faut demander grace.
Sa défenſe a beſoin d'une tremblante voix,
Et ſes pleurs, ſur nos ſens, ſont plus forts que ſes droits.

CLEONNIS, *à Ariſtomène.*

Veux-tu m'en croire, ami ? La loi nous eſt contraire ;
Le Sénat t'eſt ſuſpect ; Oſe donc t'y ſouſtraire.
Préviens....

ARSIRE.

Non. C'eſt à lui, fidéle à ſon devoir ;
D'attendre l'injuſtice, & non de la prévoir.
Il n'eſt devoir ſi ſaint qu'ici l'on n'oſe enfreindre.
Les Méchants ſçavent trop qu'ils ſont les ſeuls à craindre,
Qu'ils tremblent cependant avant de le flétrir.
Il a de vrais amis ; & nous ſçavons mourir.

ARISTOMENE.

Epargne à ma douleur ces funeſtes augures.
Il eſt dans ce Sénat des cœurs droits, des mains pures,

Je ne puis croire encore qu'on veuille m'accabler.
Sur l'Arrêt qu'il prononce, un Juge doit trembler.
Hors de ſon Tribunal, c'eſt un homme ordinaire;
Mais l'approche des Dieux l'épouvante & l'éclaire.
A ma gloire, en un mot, il faut le ſceau des Loix:
L'innocence accuſée a beſoin de leur voix.
Mais on s'aſſemble. Adieu. C'eſt en vous que j'eſpere.

SCENE V.

CLEONNIS, ARSIRE, GARDES, L'OFFICIER.

CLEONNIS.

GArde, amenez Leuxis, & retenez ſa mere.
à Arſire.
Obſerve ma conduite, Arſire; & juge-moi.

ARSIRE.

Si tu ſers mon Ami, tout mon ſang eſt à toi.
Mais ſi tu le trahis.....

CLEONNIS.

Suſpens cette menace:
Je t'en ferai rougir.

SCENE VI.

CLEONNIS, ARSIRE, DRACON, XANTIPE, LEUXIS, SENATEURS, L'OFFICIER, GARDES.

CLEONNIS.

SEnateurs, prenez place.
à Leuxis.
Sçavez-vous, dans les fers, quel crime vous a mis?

LEUXIS.

Moi, des crimes, Seigneur!

CLEONNIS.

Aux mains des Ennemis
Vous vous êtes livré, conduit par Leonide ?

LEUXIS.

Un fils eſt-il coupable, en ſuivant un tel guide ?

CLEONNIS.

Vous l'aimez ?

LEUXIS.

Si je l'aime !

CLEONNIS.

Elle vous a perdu.

LEUXIS.

A qui m'a mis au jour, mon cœur n'eſt pas moins dû.
Je me plains ſeulement qu'une loi trop ſévére
M'ait arraché des bras d'une ſi tendre mére :
Ma vuë adouciſſoit l'horreur de ſa priſon.

CLEONNIS.

De ſa fuite, en partant, vous ſçaviez la raiſon ?

LEUXIS.

Non. Elle commanda : Je partis à ſa ſuite.
Heureux de partager les périls de ſa fuite !

CLEONNIS.

Sa prudence ſans doute a dû vous déguiſer
Un projet où votre ame eût pû ſe refuſer.
Mais aux Rois ennemis préſenté pour ôtage,
Vous futes mieux inſtruit ?

LEUXIS.

Tout ſurprend à mon âge.
Ce projet glorieux d'abord m'épouvanta.
Elle m'en dit la cauſe, & mon cœur l'adopta.

CLEONNIS.

La cauſe ?

LEUXIS.

Que ne puis-je en perdre la mémoire ?

CLEONNIS.

On dit que du Sénat elle attaque la gloire ?

LEUXIS.

Elle attaque un Perfide, & vous le connoiſſez.

CLEONNIS.

Quel eſt-il ?

ARSIRE.

Il ſe tait. C'eſt vous en dire aſſez.
Mais ſans vouloir ſurprendre un aveu de ſa bouche.
Léonide eſt ſincére, & ſur ce qui la touche,
Elle s'expliquera mieux que vous ne voudrez.

CLEONNIS.

Garde, qu'elle paroiſſe. Et vous, Leuxis, rentrez.

SCENE VII.

LEONIDE, CLEONNIS, ARSIRE, DRACON, XANTIPE, SENATEURS, L'OFFICIER, GARDES.

CLEONNIS.

VOus ſçavez de quel crime on noircit votre gloire,
Léonide. Etonné d'une action ſi noire,
Le Sénat par ma voix va vous interroger ;
Et c'eſt ſur votre aveu qu'il prétend vous juger.
Votre fils devant nous a dépouillé la feinte :
Répondez comme lui ſans détour & ſans crainte.

LEONIDE.

C'eſt donc vous qu'on choiſit pour organe des loix ?
A mes Accuſateurs vous prêtez votre voix !
C'eſt pouſſer, je l'avouë, un peu loin l'aſſurance.
Vous aviez intérêt à garder le ſilence.
Je veux bien cependant ne pas vous en punir,
Et reſpecter le rang que vous oſez tenir.
A Sparte avec mon fils je me ſuis retirée.
Là, contre mon époux je me ſuis déclarée ;
Et par le ſeul péril qui pouvoit l'étonner,
J'ai voulu le forcer à vous abandonner.
Les raiſons : par égard je veux bien vous les taire.
Pour vous, pour vos amis, ce n'eſt pas un myſtere.
Epargnons-nous l'effort qu'il doit nous en coûter ;

A moi, pour vous confondre, à vous pour m'écouter.

CLEONNIS.

Votre crime n'a rien qui doive nous confondre.
Parlez.

LEONIDE.

Vous voulez donc me forcer à répondre ?
Hé bien, levez les yeux : interrogez ces murs.
Ils ont été témoins de ces conseils obscurs,
Où la voix de la haine & le cri de l'envie,
Du Vengeur de l'Etat ont attaqué la vie ;
Des piéges qu'on lui tend ils ont vu le tissu.
C'est dans ce Sanctuaire enfin que fut conçu
Le dessein, de livrer votre Dieu tutélaire
Aux Tyrans, dont pour vous il bravoit la colére.
Il ne comprit jamais, vertueux sans efforts,
Qu'on fût ingrat sans honte & traître sans remords ;
Et son intégrité, trop simple, & trop crédule
Dort au bruit des complots que le crime accumule.
Mais sur lui, mais sur vous, mes yeux étoient ouverts.
J'ai vû qu'il se perdoit s'il eût brisé vos fers,
J'ai vû qu'il réchauffoit les serpens de l'envie.
Je l'aime : j'ai voulu mettre à couvert sa vie,
Et forcer à reprendre & le joug & le frein
Des Monstres, contre lui déchaînés par sa main.
Jugez-vous, & voyez si je suis bien instruite.
Qui de vous osera condamner ma conduite ?
Amis de la Justice, Amis de mon époux,
Xantipe, Arsire, Evandre, Euriclès, est-ce vous ?
Est-ce vous, Cléonis, Dracon, Pallante, Hercide,
Vous, dont je prévenois le complot parricide ?
Tout se taît, le coupable, & même l'innocent.
Mais l'un, sans s'émouvoir ; & l'autre en frémissant,
D'un front calme & serein l'un entend ma défense :
Au-dessus de ces traits, ils n'ont rien qui l'offense.
Son cœur pur & tranquille est sûr d'être honoré.
L'autre, d'un noir dépit en secret dévoré,
N'ose lever sur moi son œil morne & farouche.
La vérité l'accable & lui ferme la bouche.

Quand j'aurai disparu, sans doute il va tonner :
Je ne dis plus qu'un mot, qui pourra l'étonner.
Je suis justifiée aux yeux d'Aristomène :
(*aux Gardes.*)
Il m'aime : il vous connoît. Tremblez..... Qu'on me remene.

SCENE VIII.

CLEONNIS, ARSIRE, DRACON, XANTIPE, SENATEURS.

CLEONNIS.

De la mére & du fils qu'on décide le sort.

XANTIPE.

Du fils ! Vous livreriez un Enfant à la mort ?
Que dis-je ? Leonide est-elle plus coupable ?
Sénat ; quel est son crime ? Un amour respectable
Qui devroit sur la Terre être déifié.
Qui le condamnera ?

DRACON.

L'Etat sacrifié.
Et depuis quand l'amour, ou la crainte, ou le zéle,
Ont-ils servi d'excuse au Citoyen rebelle,
Qui d'un projet d'Etat Censeur intéressé,
D'une imprudente main l'auroit seul renversé ?

ARSIRE.

Vous donc qui méditant ce qu'eût fait Leonide,
N'avez pris que l'envie & l'intérêt pour guide,
Condamnez vos complots, avant de l'accuser.
Qu'a-t'elle fait de plus que les favoriser ?

DRACON.

C'est un crime d'Etat devant la politique
Que d'oser, sans aveu, servir la République.
Le Sénat est l'esclave & l'organe des loix ;
Et tout, jusqu'à nos cœurs, doit se taire à leur voix.

ARSIRE.

A flétrir un Héros, ſi la loi vous condamne ;
Soyez-en l'Interpréte auſſi-bien que l'organe.
Un Juge en eſt eſclave : il la doit reſpecter ;
Mais c'eſt trahir la loi, que de trop l'écouter.
C'eſt à nous quelquefois de conduire nos guides.
La balance chancelle en des mains trop timides.
Le Protecteur des Loix doit en être excepté.
Qui peut ſe prévaloir de cette impunité ?
Quel autre a, de nos loix, mérité d'être Arbitre ?
Plût aux Dieux que chacun le fût au même titre !
Elles perdroient ſur nous les droits qu'elles ont eus ;
Mais au défaut des Loix, nous aurions des vertus.

DRACON.

Nous, ſouffrir que des loix un Sénateur s'excepte !
Quel Citoyen dès-lors veut-on qui les accepte ?
Les loix ſont un fardeau. Pour le rendre leger,
En l'impoſant au Peuple, il faut le partager.
Point d'égard. Qu'un exemple à jamais mémorable
Soit de leur ſainteté la baſe inébranlable.
Tout doit leur obéïr, & même leur Auteur.
C'eſt en s'y ſoumettant qu'on en eſt protecteur ;
Et plus de leur rigueur la victime eſt illuſtre,
Plus ſur leur Tribunal ſon ſang jette de luſtre.

SCENE IX.

EURIBATE. *Les mêmes Acteurs.*

EURIBATE.

JE viens le reclamer, ce ſang, au nom des Rois,
Qui ſeuls dans ce Sénat doivent donner des loix.
Au ſeul Ariſtomène ils livrent ces transfuges :
Et ſi vous uſurpez le droit d'être leurs Juges,
Si vous ne reſpectez & leur vie & leur nom ;
A vos Maîtres, un jour, vous en ferez raiſon.

CLEONNIS.

Le Sénat, Euribate, avec la même audace,
Pourroit rendre à vos Rois menace pour menace:
Mais des fautes des Grands les Peuples sont punis,
Et nous n'aspirons tous qu'à les voir réunis.
„ On ne nous a point vûs, d'une main indocile,
„ Secouer les flambeaux de la guerre civile,
„ Et sous les faux appas d'un plan de liberté
„ Jetter les fondemens de notre autorité.
Mais nous cédons au tems. Le Peuple nous éléve;
De ses naissantes loix il nous remet le glaive;
Et Juges sans pouvoir d'un Peuple indépendant,
Nous lui sommes soumis, même en lui commandant.
C'est lui qui nous contraint de juger ces coupables,
Protégés par vos Rois, & pour nous respectables.
Aristomène seul cût pû les garantir;
Mais à nous les livrer il vient de consentir.

EURIBATE.

Je l'ai fait appeller .... le voici.

CLEONNIS.

Qu'il prononce,
Sa volonté, Seigneur, sera notre réponse.

SCENE X.

ARISTOMENE. *Les mêmes Acteurs.*

CLEONNIS.

SEigneur, on va juger Léonide & Leuxis.
Cependant Euribate, au Sénat indécis,
Au nom des Rois de Sparte ose imposer silence,
Et des loix, dans nos mains, arrête la balance.

ARISTOMENE.

Qu'entends-je! Et le Sénat m'attend pour décider
S'il défendra ses droits, ou s'il doit les céder!
à Euribate.
Je rends grace à vos Rois du soin qui les anime;

Mais

Mais je dois mériter ce zéle magnanime.
Eux-mêmes m'ont appris à ne pas écouter
Des offres, que ſans honte, on ne peut accepter.
Je rends donc au Sénat les droits qu'il me confie.
Je l'en déſavouerai, s'il me les ſacrifie.
Seul il eſt notre Juge, & dût-il m'en punir ;
La main qui l'éleva, ſçaura le ſoutenir.

EURIBATE.

Loin de vous, croyez-moi, ce farouche Héroïſme
Qui pouſſe la vertu juſques au fanatiſme.
Vous expoſez un ſang qui nous eſt précieux,
Menacé par les loix, innocent à vos yeux.
Pourquoi ? Pour un vain nom de liberté publique,
Pour d'inutiles droits que le Sénat abdique.

ARISTOMENE.

Il peut y renoncer. Mais qu'il me connoit peu,
Si pour couvrir ſa honte, il attend mon aveu !
Cependant gardez-vous d'en croire l'apparence.
Je vois qui peut avoir flatté votre eſpérance.
A la hâte & ſans choix ce Sénat compoſé,
A reçu dans ſon ſein le vice deguiſé.
Quel azile ; après tout, n'eſt pas ouvert au vice ?
Juſqu'au pied des Autels, en rempant, il ſe gliſſe.
Mais parmi nous, Seigneur, comme il eſt étranger,
S'il y régne, du moins ſon régne eſt paſſager.
Il eſt dans ce Sénat des cœurs lâches & traîtres ;
Mais il en eſt des grands, nés pour braver vos Maîtres.

ARSIRE *à Euribate.*

Non, Seigneur, je réponds du cœur de ſes Amis :
Défendez ſa famille, ils vous ſeront ſoumis.

à Ariſtomène.

Prens pitié de ton ſang.

ARISTOMENE *à Euribate.*

Pardonnez ſes allarmes ;

à Arſire.

L'amitié les inſpire. Ami, retiens tes larmes.
Je ſerois, à ta place, auſſi foible que toi :
Tu ſerois, à la mienne, auſſi ferme que moi.

Tu ne céderois point au zéle qui t'anime :
Je dois y reſiſter, mais ſans t'en faire un crime.
Lorſqu'un tendre intérêt produit ce mouvement,
Il eſt beau qu'un ami ſoit injuſte un moment.

à Euribate.

Vous le voyez, Seigneur, une crainte ſervile
N'eſt pas ce qui vous rend ce Tribunal docile.
Un zéle généreux ſeul les a fait agir ;
Et ſi j'en abuſois, je les ferois rougir.
Bon Pere, tendre Epoux, ma famille m'eſt chere.
Je n'ai qu'un fils, je l'aime ; & j'adore ſa mere.
Il en coûte à mon cœur de les abandonner :
Je les crois innocens : On peut les condamner.
Mais ils mourront, Seigneur, victimes de l'envie,
Si par une baſſeſſe il faut payer leur vie.
En chaſſant nos Tyrans, j'ai fait ce que j'ai dû ;
Et ſur moi, de ſes droits, l'Etat n'a rien perdu.

SCENE XI.

CLEONNIS, ARSIRE, DRACON, XANTIPE, SENATEURS.

CLEONNIS.

IL réfuſe un ſecours dont ſa gloire s'offenſe.
Gardons-nous cependant de laſſer ſa conſtance.
Son épouſe & ſon fils en vos mains ſont remis :
Sénat, contentons-nous qu'il nous les ait ſoumis.
C'eſt peu pour un ſujet c'eſt beaucoup pour un Maître.

DRACON.

Un Maître !

CLEONNIS.

On l'eſt, dès-lors qu'on n'a qu'à vouloir l'être.
Sa vertu s'en défend ; mais il l'eſt, s'il le veut.
Ceſſez de vous flatter, & voyez ce qu'il peut.
L'armée au tour des murs attend qu'il la réclame.
Qu'il diſe un mot, Meſſène eſt livrée à la flame ;

Et par des flots de sang il va voir effacé
L'opprobre d'un arrêt, contre lui prononcé.
Au fond de vos prisons sa famille enchaînée,
D'adorateurs tremblants sortant environnée,
Voit tomber à ses pieds ses Juges expirants.
Ainsi des meilleurs Rois on a fait des Tyrans.
Le Ciel nous en donne un, dont la bonté facile
Daigne, devant les loix, baisser un front docile :
A force de respects, songeons à conserver
Une Ombre de pouvoir, qu'il peut nous enlever.

DRACON.

Sénateurs, grace aux Dieux, je lis sur vos visages
La surprise & l'horreur qu'inspirent ces outrages.
C'est le Chef du Sénat qui nous annonce un Roi !
Il oppose en son nom la menace à la loi !
Je rougis de l'opprobre où l'on croit vous réduire.
On veut vous effrayer ; n'ayant pû vous séduire.
Je sçai, d'aristomène, où s'étend le crédit :
Mais loin de m'effrayer, son pouvoir m'enhardit.
S'il étoit moins puissant ; au crime de sa race,
Librement généreux, nous pourrions faire grace :
Mais puisqu'à le punir on voit quelque danger ;
Il faut se rendre infâme, ou ne rien ménager.
Ce Héros ; indigné que Sparte le protége,
Du Sénat & des Loix défend le privilége.
Aura-t'il seul l'honneur de s'en montrer l'appui ?
Sénat, il est pour vous ce que Sparte est pour lui.
De sa gloire jaloux, il vous apprend à l'être.
Il ne veut point de Rois; ne souffrez point de Maître.
Comme lui, sur l'arrêt, trop grands pour balancer,
Il ose s'y soumettre, osez le prononcer.
Sénat fermez les yeux, & que la loi décide.
Nous avons entendu Leuxis & Léonide,
Le Sénat est instruit.

à Cleonnis.

Seigneur que tardons-nous ?
Il est tems d'opiner.

CLEONNIS.

Sénateurs, levez-vous.

On va aux opinions.

Léonide & Leurs, criminels & complices ?
Perdront tous deux la vie au milieu des ſupplices.

ARSIRE

O crime ! O perfidie ! Amis, fuyons ces lieux.

SCENE XII.

CLEONNIS, DRACON, CLEONNIS.

ILs lui vont annoncer cet arrêt odieux.

DRACON.

Il ſe révoltera.

CLEONNIS.

C'eſt ce que je deſire.
Cet arrêt nous perdroit, s'il oſoit y ſouſcrire.
Pour la pitié, le Peuple eſt aiſement changé,
Et déteſte bien-tôt la main qui l'a vengé.
Sçavons-nous ſi ce Peuple en voyant ſes victimes,
Du ſupplice effrayé : n'oublîroit point leurs crimes ?
Ou s'il ne viendroit point de leur ſang aſſouvi,
Venger ſur nous l'arrêt qu'il auroit pourſuivi ?

DRACON.

Quel eſt donc ton deſſein ?

CLEONNIS.

De rendre Ariſtomène
Infracteur de nos loix, ennemi de Meſsène ;
De l'armer contre nous, & de juſtifier
Ma fureur obſtinée à le ſacrifier.
Voyons ce qu'a produit l'arrêt qu'on vient de rendre:
S'il livre ſa famille, ou s'il veut la défendre.
Que les murs ſoient ouverts ; qu'il ſoit en liberté ;
Que le Sénat aux yeux du Peuple épouvanté,

S'éxile de ce Temple, & dans la citadelle
Semble se retrancher & fuir loin d'un rebelle.
Là, tandis que du Peuple échauffant la fureur,
Nos amis sêmeront le trouble & la terreur,
Observant l'ennemi, j'attends qu'il se déclare.
S'il tient contre l'affront de cet arrêt barbare,
Je lui reserve un trait dont je veux l'accabler,
Et toi-même, pour lui, te forcer de trembler.

Fin du troisiéme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ARISTOMENE *seul.*

OU vais-je malheureux ! Je ne me connois plus.
L'horreur guide au hazard mes pas irresolus.
Le crime me poursuit. La vengeance m'appelle;
La nature & l'amour s'unissent avec elle :
Je n'ose les combattre, & tremble d'y céder.
Arbitre de mon sort, je crains d'en décider.
Le Sénat, pour azile a pris la citadelle :
Il me fait déja craindre & traiter en rebelle.
Cependant je suis libre, & les murs sont ouverts !
Cruels ! tremblez du moins, & donnez-moi des fers..
Dieux ! la fureur du peuple est-elle concevable ?
Sans m'entendre, il embrasse un arrêt éxécrable.

SCENE II.

ARSIRE, ARISTOMENE.

ARISTOMENE.

CEn est donc fait ? Je touche au comble des malheurs.

ARSIRE.

Quoi ! tu peux te venger, & tu verses des pleurs !

ARISTOMENE.

Me venger ! Et de qui ?

ARSIRE.

D'une ingrate Patrie.

ARISTOMENE.

Ami, je l'aime encor, malgré sa barbarie.
Elle peut conspirer ma honte & mon trépas :
Je mourrai satisfait, en mourant dans ses bras.

ARSIRE.

Ainsi, tes ennemis, attachés à leur proye,
Peuvent goûter sans trouble une barbare joye.

ARISTOMENE.

Loin d'en être jaloux, je m'attendris sur eux.
Leur malheur le plus grand, c'est de se croire heureux.
S'il est vrai que la paix accompagne le crime,
Que le bonheur soit pur, sans être légitime,
Je ne le conçois pas ; je l'envie encor moins.
Ces biens empoisonnés méritent peu nos soins.
De mes persecuteurs, quoiqu'il me reste à craindre,
Seuls ils sont criminels ; ils sont donc seuls à plaindre.
Leur triomphe est honteux ; il ne peut me tenter :
Et je ne crains rien tant que de les imiter.

ARSIRE.

Tu les plains ! Mais sçais-tu que dès qu'elle est extrême,
La pitié pour le crime, est un crime elle-même ?
Plains l'état, plains ton sang qu'ils veulent épuiser :
Serpens contagieux, il faut les écraser.

ARISTOMENE.

Qui, moi, leur meurtrier !

ARSIRE.

Est-ce ainsi que tu nommes
Le Ministre des Dieux & le vengeur des hommes ?
Quand pour juger le crime, il reste un Tribunal,
Le punir, c'est des loix devenir le rival,
C'est usurper leurs droits. Mais lorsque la licence
Des mains de la Justice arrache la puissance,
Que la force peut seule en arrêter le cours,
Que la vertu, contre elle, attend notre secours ;
C'est trahir l'Univers, qu'épargner qui l'opprime.
La Grèce adore enfin ce que tu nommes crime.

Hercule, la terreur & l'amour des mortels,
Par de tels attentats mérita nos Autels.
Deſtructeur des méchans, ſois le Dieu de Meſſène.

ARISTOMENE.

S'ils pouvoient périr ſeuls, j'y ſouſcrirois ſans peine:
Mais dans leur trahiſon le Peuple enveloppé,
Tomberoit avec eux, du même coup frappé.
Apprenons à ſouffrir. Dans le rang où nous ſommes,
L'on ne ſent point aſſez le prix du ſang des hommes.
D'un Peuple entier, ſans crime, on ne peut ſe venger:
Et quel qu'il ſoit enfin, l'on doit le ménager.

ARSIRE.

Ton ſang eſt donc le ſeul dont tu n'es point avare?

ARISTOMENE.

Ceſſe de m'accabler d'une pitié barbare.
N'es-tu plus Citoyen, pour être mon Ami?
Et moi, dans mon devoir ſuis-je trop affermi?
Viens; le Sénat encor peut devenir ſenſible.
Allons tomber aux pieds de ce Tigre infléxible.

ARSIRE.

Toi, tomber à ſes pieds! Quand tu peux l'accabler,
Toi fléchir! Devant toi, c'eſt à lui de trembler.
Adoré dans l'Armée, elle eſt en ta puiſſance.
Que crains-tu du Sénat, & quelle eſt ſa défenſe?

ARISTOMENE.

Les ſermens que j'ai faits de lui reſter ſoumis:
Voilà ſes Défenſeurs; voilà mes Ennemis.
Laiſſons, laiſſons l'orgueil aux foibles qu'on opprime.
Céder, quand on peut vaincre eſt d'un cœur magnanime.
Le Sénat me connoit; & ſans m'humilier,
La vengeance à la main, je puis le ſupplier.

SCENE III.

XANTIPE, ARISTOMENE, ARSIRE.

ARISTOMENE.

XAntipe tout en pleurs! quel funeſte préſage!
Tu frémis? XANTIPE.

XANTIPE.

O vertu ! quel eſt donc ton partage !
Ariſtomène.....

ARISTOMENE.

Hé bien ?

XANTIPE.

Fuyons.

ARISTOMENE.

Explique-toi.

XANTIPE.

Le peuple.....le Sénat...

ARISTOMENE.

Tu me glaces d'effroi.
Mon Epouſe ? mon Fils ?....

XANTIPE.

Ville impie & barbare !...
Crois-moi, fuyons.

ARISTOMENE.

J'entends ; l'échaffaut ſe prépare ?

XANTIPE.

Le Peuple furieux, & de ſang alteré,
Entoure ce Théâtre, à la mort conſacré.
Cleonnis cependant affectant l'indulgence,
Reprochoit au Sénat un excès de vengeance.
„ Je le vois, a-t-il dit, le Peuple eſt furieux ;
„ Il demande juſtice ; il a ſur nous les yeux.
„ Toujours l'impunité fut la mere du crime.
„ Mais n'eſt-ce point aſſez d'une ſeule victime ?
„ Le Héros de Meſſène au comble des malheurs,
„ Vous demande une main pour eſſuyer ſes pleurs :
„ D'une Epouſe & d'un Fils, s'il faut que l'un s'immole :
„ De ſa perte, du moins, que l'autre le conſole.
On ſe léve ; on opine ; on accéde à ſa voix.
L'un des deux va mourir : on te laiſſe le choix.

ARISTOMENE.

O noirceur éxécrable ! on veut que je choiſiſſe
D'une Epouſe ou d'un fils qui j'envoye au ſupplice !

Tous deux m'aiment ; tous deux méritent ma tendreſſe ;
Tous deux font mon bonheur. Léonide, à mes yeux,
Eſt, après la vertu le plus beau don des Cieux.
De Meſsène, en mon fils, je crois voir l'eſpérance,
Et l'ame d'un Héros qu'embellit l'innocence.

XANTIPE.

On attend l'un ou l'autre ; & le ſupplice eſt prêt.

ARISTOMENE.

Qu'on m'arrache le cœur plûtôt que leur Arrêt !
C'eſt peu, cruel Sénat, d'ordonner leur ſupplice ;
Tu veux, de ta fureur, me rendre le complice !

XANTIPE.

Hé bien ; que tardons-nous ? L'Armée....

ARISTOMENE.

On l'a voulu ;
Viens : ſortons de ces murs : m'y voilà reſolu.

XANTIPE.

Nous mourrons avec toi. L'amitié te le jure.

ARISTOMENE.

Que de pleurs ! que de ſang va laver mon injure !

XANTIPE.

Le Peuple, à notre abord, facile à ſe troubler,
Ne te donnera pas le tems de l'accabler.
Pour glacer ſa fureur, il ſuffit que tu ſortes.
Que l'Armée à grands cris, vienne briſer ces Portes,
A tes pieds, en tremblant, tout va ſe proſterner ;
Et ton cœur généreux n'aura qu'à pardonner.

ARISTOMENE.

Il ne ſera plus tems d'arrêter le carnage.
Le Soldat, tu le ſçais, affamé de pillage,
Dès qu'on a tout permis à ſon avidité,
Ne connoît plus de frein, ſûr de l'impunité.
Il ſe plaint dès long-tems qu'au milieu des délices,
Ici, l'on goûte en paix le fruit de ſes ſervices,
Tandis que de ſon ſort tout négligeant le ſoin,
Autour de l'abondance, il ſouffre le beſoin.
Il ſe fera juſtice ; & s'il trouve un obſtacle,
Figure-toi l'horreur de ce ſanglant ſpectacle :

Le Peuple & les Soldats dans le meurtre plongés ;
Les femmes, les enfans, les Vieillards égorgés.
Je vois ſous ſes débris Meſsène enſevelie ;
De mourants & de morts, cette enceinte remplie.
J'entends ces cris affreux qui me glacent d'horreur :
„ Tyran de ton Païs, aſſouvis ta fureur,
„ Epuiſe notre ſang, écraſe ta Patrie...
Moi, l'écraſer, ô Ciel ! après l'avoir ſervie !
Lieux, où je vis le jour, Palais de nos Ayeux,
Temple de la Juſtice, azile de nos Dieux,
Remparts, d'où j'écartai, l'eſclavage & la guerre,
Vous aurez, pour moi ſeul, diſparu de la Terre.
Depuis quand un ſeul homme, ardent à ſe venger
A-t'il le droit affreux de ne rien ménager ?
Eſclave de l'Etat, qu'il céde, qu'il fléchiſſe,
Ou que de ſes liens le trépas l'affranchiſſe.
Que mon cœur eſt changé ! tantôt plus affermi,
J'expoſois ma famille aux coups de l'Ennemi :
D'où vient que tout-à-coup ma conſtance me quitte ?
De mes Concitoyens l'injuſtice m'irrite.
Je ſervois des ingrats, & mon cœur s'en repent....
Miſérable ! eſt-ce d'eux que ma vertu dépend ?
Eſt-ce aux mœurs des Méchans à gouverner les nôtres ?
Non ; fondons nos vertus ſur les crimes des autres.
S'ils ne ſont point ingrats, quoiqu'on faſſe pour eux.
L'on n'eſt que bienfaiſant ; je ſerai généreux.

SCENE V.

LEONIDE, LEUXIS, ARISTOMENE, XANTIPE, GARDES.

XANTIPE.

VEnez, dignes objets de tendreſſe & d'allarmes,
Aux pleurs de l'amitié, venez mêler vos larmes.
Un rigoureux devoir combat ſeul contre nous.
à Leuxis. *à Leonide.*

Embraſſez votre Pere : embraſſez votre Epoux.

ARISTOMENE.

Quel moment ! quels combats ! ah ; mon fils ! .... ah, Madame ! ....

LEONIDE.

Ton fils va-t'il périr ?

ARISTOMENE.

Elle m'arrache l'ame.

LEONIDE.

Parle.

ARISTOMENE.

Je ne le puis.

LEUXIS.

Mon Pere ! ....

ARISTOMENE *à Xantipe.*

Soutiens-moi.

LEONIDE.

Xantipe, au nom des Dieux, diſſipez mon effroi.
Mon fils eſt-il compris dans l'Arrêt qui m'accable ?
Seule, je dois mourir ; mon fils n'eſt point coupable.

XANTIPE.

A la mort, avec vous, on condamnoit Leuxis.

LEONIDE.

Quoi ! ces monſtres....

XANTIPE.

Bientôt feignant d'être adoucis,
Ils ont borné leur haine à punir l'un ou l'autre,
Et ne demandent plus que ſon ſang, ou le vôtre.

LEONIDE *avec joye.*

Je reſpire.

XANTIPE.

Le choix dépend de votre Epoux.

LEONIDE.

Ah, mon fils ! tu vivras. Que cet Arrêt m'eſt doux !
à Ariſtomène.
Hé bien, que tardes-tu ? Qu'on me mene au ſupplice.
Du deſſein qu'on punit, mon fils n'eſt point complice.
Sa tendreſſe pour moi, ſon âge l'ont trahi.

Il ſeroit criminel, s'il eût déſobéi.

LEUXIS.

Seigneur, ſon innocence eſt égale à la mienne.
Et puiſqu'on n'attend plus que ma mort ou la ſienne,
C'eſt à moi de mourir.

LEONIDE.

Jette les yeux ſur lui.
C'eſt mon fils, c'eſt ton ſang, ton eſpoir, ton appui.
Qu'il vive pour marcher ſur les pas de ſon pere.
Il te conſolera de la mort de ſa mere.
Au-deſſus de l'amour la nature a ſes droits :
En faveur de ton fils elle éléve ſa voix,
Elle ordonne qu'il vive.

LEUXIS.

Elle veut que j'expire.
Ecoutez-la, Seigneur. C'eſt elle qui m'inſpire
De verſer tout mon ſang pour qui me l'a donné.

ARISTOMENE.

A couler pour l'Etat, je l'avois deſtiné.

LEONIDE.

Oui, Seigneur ; & Meſſène avec moi vous implore.
Toute ingrate qu'elle eſt, elle a ſes droits encore.
Vous reſpectez pour elle un odieux Arrêt :
N'écoutez juſqu'au bout que ſon ſeul intérêt.
Mon fils peut la ſervir : je lui ſuis inutile ;
Qu'il vive au moins pour elle, & je mourrai tranquille :

LEUXIS.

Quoi, Madame, l'Etat peut-il être jaloux
D'un ſang, que votre fils aura verſé pour vous ?

LEONIDE.

Si tu meurs, au tombeau je ſuis prête à te ſuivre.

LEUXIS.

A la mort de ſa mere, un fils peut-il ſurvivre !

ARISTOMENE.

O tendreſſe, .. ô nature ! .. ô généreux combats! ..

LEONIDE.

Seigneur ! ...

LEUXIS.

Mon Pere !...

ARISTOMENE.

Non, je mourrai dans vos bras.
Je veux sur l'échaffaut vous précéder moi-même.
Embrasser un Epoux, un Pere qui vous aime...
Mais quels cris tout-à-coup dans les airs confondus ?...

SCENE VI.

ARSIRE. *Les mêmes Acteurs.*

ARSIRE.

SUi-moi, nous triomphons, ou nous sommes perdus.
Dans ton Camp, Euribate a porté nos allarmes.
Ardent à te venger, le Soldat vole aux armes ;
Il avance à grands pas, & désolant ces bords,
De ces murs, à la flâme, il livre les dehors.
Le Peuple est consterné, le Sénat l'encourage,
L'appelle à la vengeance, & le guide au carnage.

ARISTOMENE.

Amis, tout va périr : Il n'en faut plus douter.
Suivez-moi ; sur les murs allons nous présenter ;
Et du cœur des Soldats si je suis encor maître,
Que Messène une fois apprenne à me connaître.
à Leonide & à Leuxis.
Vous, qu'en ce lieu fatal je laisse avec effroi,
Adieu, s'il faut mourir, mourez, dignes de moi.

ARSIRE.

Le tems nous presse.

ARISTOMENE.

Adieu.... *Il les embrasse.*

ARSIRE.

Hâtons-nous.

ARISTOMENE.

Qu'il m'en coûte.

SCENE VII.

LEONIDE, LEUXIS, UN GARDE.

LEUXIS.

ON vient nous séparer.

LEONIDE.

C'est pour jamais sans douse,
Pour la derniere fois, embrasse-moi, mon fils.
Si tu revois ton Pere, & si tu me survis,
Imite ses vertus, fais revivre sa gloire;
Et dis-lui qu'au tombeau j'emportai sa mémoire.

Fin du quatriéme Acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LEONIDE, L'OFFICIER, GARDES.

LEONIDE.

ON me donne un azile: on m'y laisse captive,
Sans daigner rassurer ma tendresse craintive.
L'Armée est sous les murs; on va combattre.... hélas!
Mon vertueux Epoux n'y consentira pas.
Sa famille périt, ou sa gloire est flétrie.
Il va perdre son fils, sa femme ou sa Patrie.....
Et je me plains! c'est lui qui doit être pleuré.
à l'Officier.
Mais mon fils?...

L'OFFICIER.

Des prisons, il vient d'être tiré.

LEONIDE.

LEONIDE.

O Ciel ! où l'a laiſſé ſa malheureuſe mere ?
Eſt-ce aux mains des Bourreaux ! Eſt-ce aux mains de ſon Pere ?
A-t'on briſé ſes fers ?

L'OFFICIER.

Il étoit enchaîné,
Et de Gardes en pleurs, marchoit environné.

LEONIDE.

Ah ; mon fils ne vit plus, ou touche à ſon ſupplice;
Nature, permets-tu ce cruel ſacrifice ?
S'il en eſt tems encor, parle, ſauve mon fils ;
Le cœur d'Ariſtomène eſt ſenſible à tes cris :
Des entrailles de Pere excite le murmure.
Gloire, Patrie, Amour, cédez à la nature.....
Mon fils, pour me ſauver, vouloit verſer ſon ſang.
Tournez ſur moi ce fer, cruels ! voilà mon flanc.
Mon fils eſt innocent ; il n'a fait que me ſuivre.
J'ai tout fait. A vos coups, la victime ſe livre.
Viens, mon fils : au ſupplice empreſſée à courir,
Je ne veux que te voir, t'embraſſer, & mourir.

SCENE II.

ARSIRE, LEONIDE, L'OFFICIER, GARDES.

LEONIDE.

HE bien ? m'annoncez-vous la mort, ou la victoire ?

ARSIRE.

Non ; l'Avenir jamais ne pourra nous en croire.
Et le Peuple & l'Armée autour de nos remparts
Affrontoient & lançoient la mort de toute parts.
Ariſtomène arrive. Il commande à l'Armée,
Au combat ſous ſes yeux encor plus animée.
Il la veut écarter : mais ordres ſuperflus !
Ardent à le ſervir, on ne l'écoute plus.
Il demande ſon fils. On l'amene : Je tremble
Qu'autour de la Priſon la foule qui s'aſſemble,

N'attente ſur vos jours. Je l'écarte, & je viens
Vous donner un azile, & rompre vos liens.
Sur les murs cependant quel ſpectacle s'apprête :
Je vous laiſſe ; j'y cours... Je frémis ; je m'arrête.
Aux pieds de votre Epoux ſon fils eſt proſterné.
Il leve ſur ce fils un bras déterminé.
Tout palit, tout ſe tait. A l'Armée il s'adreſſe :
„ Où vous conduit, dit-il, cette ardeur vengereſſe ?
„ Venez-vous renverſer les murs de vos Ayeux ?
„ Egorger vos parens dans le ſein de vos Dieux ?
„ Au crime, malgré moi, ſi c'eſt moi qui vous guide ;
„ Je vai vous l'épargner : mais par un parricide.
„ C'eſt le ſang de mon fils qui vous fait tout oſer.
„ Ceſſez de le défendre, ou je vais l'épuiſer,
„ Et tarir, en verſant tout ce lui qui me reſte,
„ La ſource de ce ſang, à mon Païs funeſte.
Sur ſon fils cependant le glaive eſt ſuſpendu.
Le ſoldat déſarmé tremble, & fuit éperdu ;
Du Peuple accompagné, votre Epoux ſe retire,
Et l'Envie étonnée, en frémiſſant, l'admire.

LEONIDE.

Le voici. C'eſt un Dieu ſous les traits d'un Mortel.

SCENE III.

ARISTOMENE. *Les mêmes Acteurs.*

LEONIDE.

Viens, cher Epoux : mon cœur eſt ton premier Autel
Et ſi tant de vertu doit obtenir un Temple ;
Ton Epouſe, à la Terre, aura donné l'exemple.

ARISTOMENE.

J'ai fait ce que j'ai dû, Madame.

LEONIDE

Quel devoir,
Que l'ame la plus forte a peine à concevoir !
Si la nature ſouffre à s'en peindre l'image,
Combien pour le remplir, il falloit de courage !

Que j'ai craint pour ton cœur ces momens rigoureux !
Que je t'ai plaint !

ARISTOMENE.

Jamais je ne fus plus heureux,
Je parois : Mes soldats poussent des cris de joye.
Leur zéle impatient dans leurs yeux se déploye :
Et chacun à l'envi dans l'attaque engagé,
Me jure d'un regard que je serai vengé.
J'ai vû mes Lieutenans, leurs redoutables guides,
Des travaux d'un Ami Compagnons intrépides,
Marchant sur des glacis, de leur sang arrosés,
Présenter à la mort leurs fronts cicatrisés.
Quel objet plus touchant pour un Guerrier sensible !
J'ai dû leur opposer un obstacle invincible :
Mais en leur reprochant ce crime généreux,
Je sentois qu'à mon tour je serois mort pour eux.

LEONIDE.

Alors, n'écoutant plus qu'une juste furie,
J'aurois laissé périr mon ingrate Patrie ;
J'aurois livré ces bords, saccagés & déserts,
A des peuples nouveaux, sans doute moins pervers.
Plus éclairé que moi, plus grand, plus magnanime,
Tu plains les criminels, & ne hais que le crime.
Pere de ta Patrie, Ennemi de ses mœurs,
Tu ne voulus jamais y changer que les cœurs.
Sans doute ils sont changés, si la vertu les touche.
Quel ingrat Citoyen, quel ennemi farouche,
Heureux par tes bienfaits, n'en seroient pas remplis !

ARISTOMENE.

Hélas ! qui peut des cœurs sonder tous les replis ?
Ce premier mouvement qu'excite la nature,
Lorsque les passions la laissent libre & pure,
Du Peuple, en ma faveur, a gagné les esprits
Malgré moi, de ses fers, il dégage mon fils.
Mais tandis qu'à nos loix j'en fais un libre hommage ;
Des Sénateurs confus j'observe le visage.
La honte & le dépit étoient peints sur leur front :
Et ma soumission leur sembloit un affront.
Dans leur libérateur ils croyoient voir un Maître.

Je ſuis en leur pouvoir ; mais j'ai pû n'y pas être :
Et je ſens que jamais le Sénat indigné
Ne me pardonnera de l'avoir épargné.
Le Peuple qu'il raméne, autour de lui ſe range.
On murmure, on m'évite, & de nouveau tout change.
Mais mon cœur raffermi par ſon dernier effort,
Sent qu'il eſt au-deſſus, & du crime & du ſort.

ARSIRE.

Cleonnis vient à nous.

SCENE IV.

CLEONNIS. *Les mêmes Acteurs.*

CLEONNIS.

Pere de la Patrie,
Recevez....

ARISTOMENE.

Cleonnis, je haïs la flaterie.
Que voulez-vous de moi ?

CLEONNIS.

Le Sénat prévenu,
Quand il vous ſoupçonna, vous avoit peu connu ;
Mais d'un noble retour ſon erreur eſt ſuivie.
Devant vous tout ſe tait, & les loix & l'envie.
Il ne tient plus qu'à vous, qu'aux yeux de tout l'Etat,
L'on rétracte un Arrêt, dont rougit le Sénat.
Pour vous, pour l'Univers, quel plus touchant ſpectacle !
Encor un pas, Seigneur : vous n'avez plus d'obſtacle.
Vous avez de l'Armée, arrêté la fureur ;
Vous êtes adoré ; mais elle eſt en horreur :
Et de vos Lieutenans, la révolte impunie
Laiſſeroit d'un ſoupçon votre gloire ternie.
On diroit (car l'envie eſt feconde en détours)
Que vous avez vous-même appellé leur ſecours ;
Que conçeut d'effrayer l'autorité publique,

Votre orgueil a fait place à votre politique :
Que du Sénat enfin rédoutable rival,
De votre ambition, c'eſt le premier ſignal,
Et l'eſſai d'un pouvoir, qui vous faiſant connaître,
Accoutume ce peuple à reſpecter un Maître.
Prévenez ce ſoupçon, Seigneur.

ARISTOMENE.

Je vous entends.
Eſt-ce à vous que je dois ces avis importans ;
Ou ſont-ils du Sénat, la volonté ſuprême ?

CLEONNIS.

Je parle au nom du Peuple & du Sénat lui-même.
On pardonne à l'Armée un aveugle attentat ;
Mais les Chefs ſont garands de l'erreur du ſoldat,
Libres dans votre Camp, de vous ſeul ils dépendent ;
Dans les fers, c'eſt à vous d'ordonner qu'ils ſe rendent.
Sans doute il eſt affreux de punir vos Amis
D'un crime, que pour vous, le ſeul zéle a commis.
Mais aux dépens des loix, ſi vous payez ce zéle,
La République en vous, ne voit plus qu'un rebelle.
Vous le dirai-je enfin ? l'échaffaut eſt tout prêt,
Léonide & Leuxis vont ſubir leur Arrêt.
On m'attend. Au Sénat, que voulez-vous répondre?

ARISTOMENE.

Rien.

ARSIRE *à Cléonnis.*

J'y vole ; & c'eſt-là que je vais te confondre.

SCENE V.

ARISTOMENE, LEONIDE, L'OFFICIER, GARDES.

ARISTOMENE.

MOi, que je vende un ſang qu'on prodiguoit pour moi !

LEONIDE.

Oſerois-tu ſouſcrire à cette affreuſe loi ?

ARISTOMENE.

La grace de mon fils & la tienne en dépendent.
Déja sur l'échaffaut les Bourreaux vous attendent.

LEONIDE.

Ton fils est libre encor.

ARISTOMENE.

Tu rentres dans les fers.

LEONIDE.

Quand tu peux le sauver, c'est donc moi qui le perds?
Va, fuis. Il n'est plus tems d'écouter nos foiblesses.
Je n'ai plus qu'un secours qu'il faut que tu me laisses.

ARISTOMENE.

Quel est-il ?

LEONIDE.

Ce poignard.

ARISTOMENE.

Moi te l'abandonner ?

LEONIDE.

Sur l'infâme échaffaut, veux-tu me voir traîner ?

ARISTOMENE.

Hé bien, mourons ensemble, & tu n'as qu'à me suivre.

LEONIDE.

Cruel !...

ARISTOMENE.

Tu veux mourir ; & m'ordonnes de vivre !

LEONIDE.

Tu le dois.

ARISTOMENE.

Je ne puis.

LEONIDE.

Meurs donc désespéré,
Mais du plus tendre amour vois le gage sacré.
En proye aux Ennemis du sang qui l'a fait naître ;
Victime des méchans, & du vice peut-être.
Pour cet âge fragile il n'a que trop d'appas.
De ses piéges flateurs qui sauvera tes pas ?
Mon fils, si dans ces murs, souillés par la licence
Un Pere furieux expose ton enfance ?
Vis pour le rendre juste, ou va l'assassiner.

Je te pardonne tout, hors de l'abandonner.
Je meurs, pour t'épargner de plus grands sacrifices;
Pour arracher ton fils, tes Amis aux supplices.
Ils ont tout fait pour toi : songe à les secourir.
Vis : voilà ton devoir : le mien est de mourir.
Je péris glorieuse ; & tu mourrois en lâche.
Donne-moi ce fer.

ARISTOMENE.

Non ; je ne puis voir...

SCENE VI.

ARSIRE. *Les memes Acteurs.* LEUXIS.

ARSIRE *à Aristomène.*

Arrache, Arrache-lui ce fer. Vivez ; vous triomphez.

ARISTOMENE.

Dieux !

ARSIRE.

Viens voir, par mes mains, deux monstres étouffés.

ARISTOMENE.

Que dis-tu ?

ARSIRE.

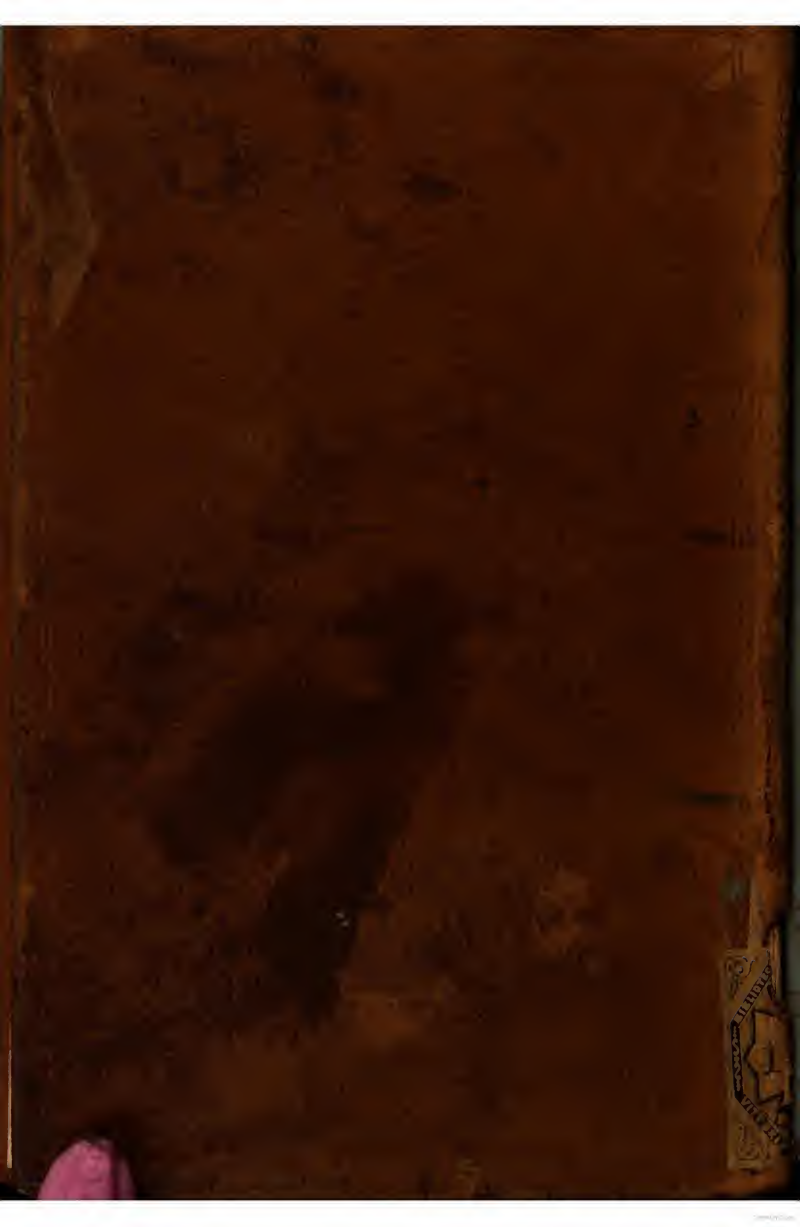
Je peignois à ce Sénat féroce
De son dernier décret la barbarie atroce.
Cléonnis le défend, & s'en nomme l'Auteur.
Je m'élance, & lui plonge un poignard dans le cœur.
Dracon veut le venger, & d'un Ami fidéle,
Dans les yeux du Perfide, on voit briller le zéle.
Il vient à moi : Soudain, du même bras frappé,
Des ombres de la mort, il tombe enveloppé.
„ Qui de vous prend ici la défense du crime ?
„ Qu'il se léve : il sera ma troisiéme victime.
Que l'effroi, dans un cœur, suit de près le remords !
J'ai vû tout leur parti, témoin de mes transports,
Immobile, muet, enchaîné par la crainte.
„ De la Justice encor la voix n'est pas éteinte,

„ Ai-je dit. Sous vos yeux ces traîtres égorgés,
„ S'ils laissoient leurs pareils, auroient été vengés.
„ Leur voix envenimée endormoit votre oreille ;
„ La foudre qui les frappe, à l'instant vous réveille.
„ Je vous vois confondus. Mais cette sainte horreur,
„ De l'innocence en vous, n'est que l'avant-coureur.
„ Complices des méchans, détruisez leur ouvrage.
„ Dans le cœur de ce Peuple ils ont soufflé leur rage :
„ Rendez-lui cet amour qu'il eut pour son appui.
„ Ils l'ont persécuté ; déclarez-vous pour lui ;
„ Venez : & sans rougir d'un retour plein de gloire,
„ De qui vous corrompit, condamnez la mémoire.
„ Du devoir, il est beau, de ne jamais sortir ;
„ Mais plus beau d'y rentrer avec le repentir.
On se leve ; on me suit : Nous sortons tous ensemble
Le Peuple, autour de nous, en foule se rassemble,
Et t'entend proclamer par la voix du Sénat,
L'Appui, le Défenseur, le Pere de l'Etat.
Je l'instruis en deux mots de tout ce qui se passe.
Qui l'eût dit ? A l'instant, tout a changé de face.
Tant il est dangereux, dans des Etats naissans ;
De laisser subsister des coupables puissans ;
Et tant le Peuple, au gré de qui sçait le conduire,
Facilement se laisse éclairer, ou séduire !

ARISTOMENE.

Exemple des Amis, quand tu fais tout pour moi,
Est-il quelque retour qui m'acquitte envers toi !
Unis jusqu'au tombeau, partage, Ami fidelle,
Montrant Léonide.
Avec moi ma fortune, & mon cœur avec elle.
à Leuxis.
O mon fils ! vous voyez le prix de la vertu.
A ses pieds, tôt ou tard, le crime est abbatu.
Mais de sa fermeté fût-elle la victime ;
Sa chûte est préferable au triomphe du crime.

BIBLIOTECA NAZIONALE
ROMA

Fin du cinquiéme & dernier Acte.

G 202634